

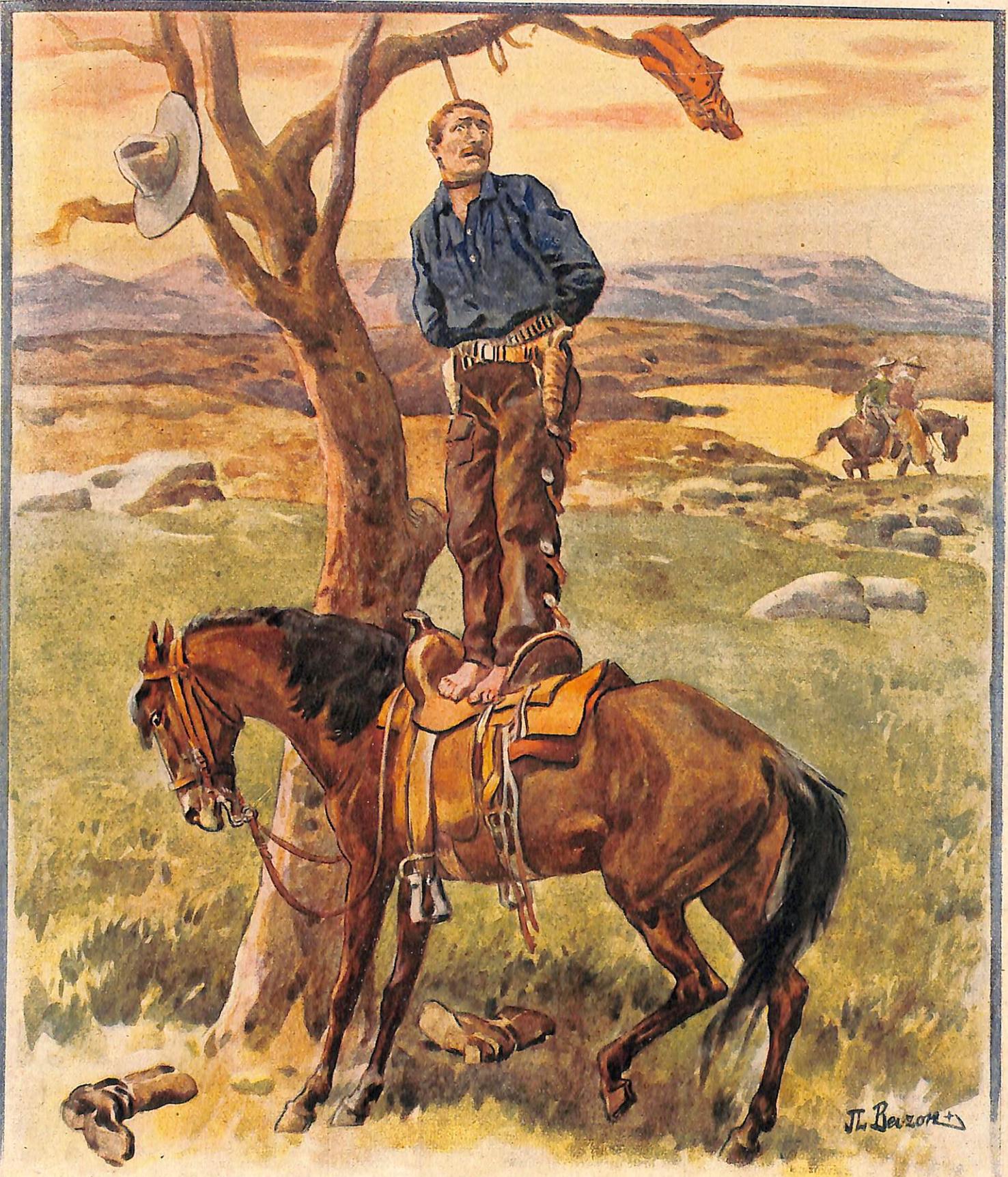
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



LA LOI DE LYNCH

par P. LECOMTE du NOUY

Swindler resta seul debout sur Bob. Quand la bête faisait un pas, bourreau inconscient, c'était pour l'homme une torture atroce et, songeant à ses chances de salut, il conclut qu'elles étaient précaires...

Romans d'Aventures

de
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA
RENÉ THÉVENIN
G. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE
PIERRE LECOMTE DU NOUY
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

Le Ministère de l'Instruction Publique

l'a honoré d'une importante souscription.

La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Récits d'Explorations

de
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN
GABRIEL BONVALOT
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER
GUSTAVE REGELSPERGER
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTE
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU
D' MACLAUD — DE GINESTET
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLE, etc.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Étranger. 3 fr.

SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Étranger. 6 fr.

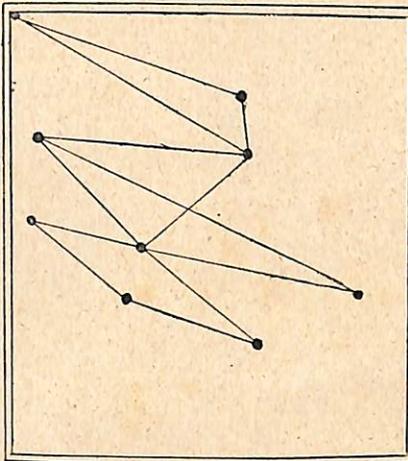
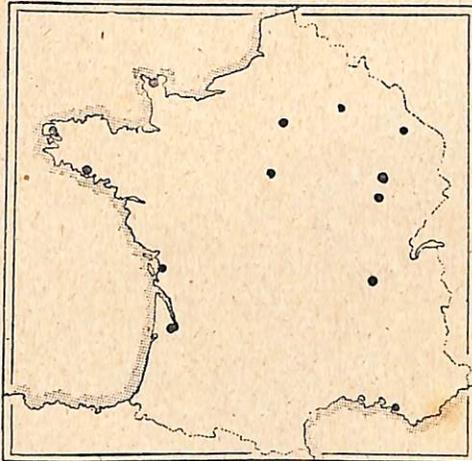
UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Étranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. Le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JUIN



Les Itinéraires en Zig-Zag

PREMIÈRE SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Les points figurés sur cette carte muette représentent des villes bien connues. Un voyageur a passé par certaines de ces villes, en suivant l'itinéraire que l'on voit à droite de la carte. Il s'agit pour nos devineurs de donner, non pas le nom des villes traversées par ce voyageur, mais seulement le nom des villes qu'il a évitées. Pour résoudre la question, il leur suffira de calquer l'itinéraire et de l'appliquer ensuite, dans un sens déterminé sur la carte, de façon que les points situés sur cet itinéraire coïncident exactement avec certains points de la carte. À l'aide d'un atlas, ils détermineront alors facilement le nom des villes situées en dehors de l'itinéraire, et qui font l'objet des quatre séries de ce Concours.

Ce Concours comportera quatre séries, posées dans les numéros 757 à 760. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille — condition essentielle — au plus tard le lundi 3 juillet 1911. Chacun des concurrents devra coller en tête de ses solutions une bande d'abonnement ou les quatre bons de Concours publiés au bas de la dernière page de nos numéros de juin, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions de ce Concours seront publiés dans le numéro du 13 août 1911. — Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. H. Bernard ni mandat ni correspondance étrangère aux Concours.

LISTE DES PRIX

1^{er} Prix — CINQUANTE FRANCS en espèces.

2^e Prix — UN GLYPHOSCOPE, appareil photographique de précision établi par la Maison du Véroscopie RICHARD.

3^e au 6^e Prix — UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats.

7^e au 12^e Prix — UNE JOLIE CHAÎNE DE MONTRE avec breloque.

13^e au 24^e Prix — UN SUPERBE PORTE-CARTE tout cuir.

25^e au 29^e Prix — UN JEU D'ASSAUT, récréation amusante.

30^e au 40^e Prix — UN JOLI PORTE-MONNAIE officier, tout cuir.

41^e au 45^e Prix — UN ARTISTIQUE BLOC-NOTES métal repoussé.

46^e au 50^e Prix — UN ÉLÉGANTE PÈSE-LETTRES métal bronzé.

NOS PROCHAINS NUMÉROS

L'envoi des troupes de renfort au Maroc donne un surcroît d'intérêt à la chronique si appréciée que publie chaque mois le *Journal des Voyages*.

Nos Troupes Coloniales

Par AUGUSTE TERRIER

C'est avec plaisir que nos lecteurs retrouveront aujourd'hui au bas de cette page mensuelle la signature de notre distingué collaborateur qui, de retour du voyage d'études qu'il a accompli en Afrique Occidentale, va reprendre sa collaboration régulière.

Dans un précédent article, paru il y a quinze jours, il a déjà rappelé les derniers incidents qui ont déterminé

NOTRE ACTION AU MAROC

On lira dans quinze jours son second article *les Têtes coupées*, qu'accompagnera une saisissante illustration, et, la semaine suivante, il consacrerait un article, illustré de nombreuses photographies, à cet admirable corps d'élite qu'est

LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Le *Journal des Voyages*, qui a toujours suivi pas à pas — et parfois prédit — les événements du Maroc, continuera, on le voit, de tenir ses lecteurs, par le texte et par l'image, au courant des brillants exploits accomplis là-bas par nos vaillants soldats. Et nul n'est mieux désigné pour cette tâche que son dévoué collaborateur Auguste TERRIER, secrétaire général du Comité de l'Afrique Française et du Comité du Maroc, qui, en outre, a rapporté de son récent voyage les éléments de toute une série d'articles.

DANS QUINZE JOURS

nous commencerons la publication d'un nouveau GRAND ROMAN D'AVENTURES

Le Secret de l'Île Bleue

Par JULES LERMINA

Évadé d'Europe après une aventure sinistre et douloureuse, chassé, presque maudit par son père, le héros de ce récit s'est jeté, presque au hasard, dans le premier bâtiment en partance, et de Suez à Ceylan, puis à Sumatra, par Adélaïde, il est arrivé à Melbourne hanté par cette idée : redevenir un homme, reprendre sa place dans la société. L'écrivain réputé qu'est

JULES LERMINA

va conter comment, en voulant racheter sa faute, Ralph Cardwell — c'est le nom de son héros — se trouve lancé dans la plus mystérieuse, la plus étonnante aventure ; comment il est amené à aller chercher chez les Papous anthropophages le mot de l'énigme passionnante qu'il a résolu de déchiffrer ; et comment en cherchant à découvrir

LE SECRET DE L'ÎLE BLEUE

il risque audacieusement sa vie en une suite de péripéties et d'incidents dont le récit captivera singulièrement nos lecteurs.

De jolies et dramatiques illustrations de DUTRIAC accompagneront cette œuvre attachante à laquelle on peut en toute certitude prédire un succès sans égal.

Dans notre prochain numéro qu'ouvrira une première page des plus mouvementées de Paule CRAMPÉL, gravée sur bois par VINTRAUT, nous publierons

Loustics d'Afrique

Par G. NOHMANT

amusant récit des fantaisistes exploits de deux bateleurs de la Côte d'Ivoire, dû à la plume alerte du colonial distingué dont nous avons déjà annoncé, pour paraître en juillet, un roman vécu de mœurs africaines, *La Vengeance de Lia*.

Dans huit jours paraîtra également une interview d'une voyageuse, Mme Gabrielle VASSAL, qui vient de passer

TROIS ANNÉES EN ANNAM

et a bien voulu nous communiquer d'intéressantes et jolies photographies qui illustreront le récit de son séjour dans la péninsule indo-chinoise. Enfin, ce numéro apportera à tous nos lecteurs, abonnés ou acheteurs au numéro, NOTRE SUPPLÉMENT MENSUEL GRATUIT,

LA VIE D'AVENTURES

contenant une nouvelle inédite complète, *La Patriote*, par Georges LE FAURE.

Dans le numéro suivant, où commencera le nouveau roman de Jules LERMINA, on lira avec curiosité *Les Carpes Duellistes*, originale description d'une coutume siamoise, et, dans le dernier numéro du mois, notre public goûtera tout particulièrement le récit de René THÉVENIN, *La Terreur des Lions*, qui arrivera bien à son heure au moment où la question de l'aviation au Sahara est plus que jamais à l'ordre du jour.

LA LOI DE LYNCH

Jim Keeley
le Justicier



Les « round-up » du printemps touchent à leur fin au Wyoming, et la prairie va bientôt retrouver son calme et sa tranquillité pour six mois encore.

Mugissant, affolés derrière les taureaux qui les mènent, les bestiaux bondissent en désordre puis s'arrêtent brusquement et sou-

lèvent des nuages de poussière qui les cachent un instant et que la brise entraîne ensuite au loin, lentement, au ras du sol.

Là-bas, tout au bout de la terre, se découplant sur le ciel pur, les silhouettes bondissantes des cowboys apparaissent et disparaissent, si lointaines qu'ils semblent courir au bord d'un abîme et qu'un faux mouvement suffirait à les précipiter dans l'azur.

La prairie vibre tout entière; le sol tremble sous les galops effrénés des chevaux, l'air est déchiré par les clameurs et les coups de feu des « stockmen » et les lugubres beuglements du troupeau harassé.

Peu à peu, autour des animaux, le cercle menaçant se resserre, jusqu'au moment où la nuit apaisante apporte une trêve momentanée aux hommes et aux bêtes essoufflés. L'obscurité, qui vient de l'Est, chasse doucement devant elle les derniers lambeaux de lumière accrochés aux pierres et aux touffes d'herbe et, retirant aux choses leurs costumes resplendissants et multicolores, la nuit les revêt de son morne et terne uniforme gris. Ça et là, sur l'immense plaine, une étincelle jaillit du sol; puis le point lumineux se précise; des ombres passent et interceptent un instant sa clarté jaune. C'est le camp.

Dans l'un des camps, deux hommes se lèvent vers minuit, sifflent leurs chevaux et partent côte à côte en silence. C'est Jim Keeley et son partenaire. Ils prennent le galop et arrivent bientôt devant le ranch 22. De la crosse de son « colt », le partenaire frappe énergiquement la porte de bois.

Un grognement, un juron, puis une interrogation.

« Ouvrez ! crie le partenaire.

— Tous les boys sont au « round-up » à cinq milles d'ici, répond la voix; je suis seul au ranch.

— C'est justement à vous que nous avons affaire. Si vous n'ouvrez pas, nous faisons sauter la porte. »

L'interlocuteur pensa probablement que ces hommes le feraient comme ils le disaient, car il entr'ouvrit la porte, en tenant un gros « six-hooter » braqué sur les visiteurs.

« Que voulez-vous ?

N° 757 (2^e série).

— Vous-même, Swindler, » gronda Keeley.

Et il fonça, comme un taureau dans l'entre-bâillement qui eût à peine livré passage à un bras moyen. Le choc de ce grand corps de quatre-vingt-quinze kilos, lancé comme par une catapulte, disloqua la porte qui s'effondra sur l'homme au revolver, avant qu'il ait eu le temps de tirer; l'arme roula d'un côté et l'homme fut à demi étouffé par le poids de son agresseur.

« Le lasso, » articula Keeley, en maintenant Swindler qui se tordait comme un ver coupé en deux et faisait des efforts surhumains pour échapper à la terrible étreinte du colosse.

Le lasso apporté, l'homme, solidement garrotté, fut jeté sur le ventre, en croupe d'un des chevaux, et attaché comme un simple manteau de pluie, par les quatre lanières de cuir qui pendent à l'arrière de la selle. Puis, sans tenir compte des plaintes entrecoupées de jurons du prisonnier, ni des « han » qu'il poussait à chaque foulée du cheval, Keeley et son partenaire piquèrent droit vers la prairie.

Leur galop dura plus d'une heure; ils s'arrêtèrent enfin auprès d'un arbre isolé, à demi desséché, qui tordait ses grands bras noirs squelettiques dans le ciel déjà pâli.

« Prends la corde grâissée et monte à l'arbre, » dit Keeley en détachant sa victime qui s'affaissa aux pieds du cheval comme un vêtement mouillé.

Le partenaire grimpa silencieusement et s'avança sur une branche. Keeley ligota les mains de Swindler derrière le dos et lui fit avaler quelques gouttes de whisky. Puis il le hissa sur son cheval. L'effet combiné de l'alcool et de la peur rendirent au prisonnier l'usage de sa langue.

« Par grâce, Keeley, qu'allez-vous faire? bégaya-t-il.

— Vous allez le voir dans un instant, répondit Keeley en amenant son cheval sous la maîtresse branche où le partenaire était assis à califourchon. Montez debout sur le cheval, ajouta-t-il, ne craignez rien, il est très calme et pas chatouilleux.

— Mais...

— Montez, vous dis-je, ou sinon... »

Ahuri, ne comprenant pas ce qui allait se passer, car il n'avait pas encore vu le partenaire, Swindler obéit.

« Tenez-vous droit ! » dit encore Keeley.

La tête de Swindler se trouvait alors à un mètre environ de la grosse branche.

Puis, s'adressant au partenaire :

« Vas-y ! » prononça Keeley simplement.

Le lasso tomba sur les épaules du prisonnier sans qu'il pût l'éviter; aussitôt le nœud coulant se serra légèrement, la corde se tendit un peu et, l'ayant solidement fixée à la

branche, le partenaire descendit. Swindler avait compris. Les yeux dilatés d'épouvante, il gémit :

« Keeley, Keeley, pas ça, je vous en supplie, pas ça ! Tuez-moi tout de suite, mais pas ça ! Une balle, Keeley, par pitié ! »

Keeley bourrait sa pipe; quand il eut fini, il l'alluma et parla.

« Swindler, vous savez ce que vous m'avez fait, vous me connaissez, n'est-ce pas ? Il est donc inutile de perdre votre salive. Il y a quatre ans, nous étions amis, je vous aimais comme un frère. Un jour, mû par une jalousie incompréhensible, vous me fîtes gentiment expulser d'une maison amie, à Sioux-City. Une autre fois, vous m'avez calomnié lâchement et basement. Je vous croyais franc, vous étiez fourbe; je vous croyais loyal, vous étiez félin. Je cessai simplement de vous voir. Mais un jour... »

Le cheval sur lequel Swindler était debout fit un pas en avant pour manger une touffe d'herbe; la corde se raidit et l'homme râla. Posément, Keeley releva la tête de la bête et la fit reculer à sa place.

« Oh ! Bob ! Oh ! quiet ! »

Dans le grand silence du désert qui se rétablit un instant on n'entendit que le grincement passible des dents du cheval, le léger cliquetis métallique des chaînettes du mors et la petite toux rauque qui secouait Swindler.

Keeley continua :

« Mais un jour vous avez osé aller jusqu'au crime, et vous avez causé la mort de l'être le plus doux et le meilleur qui fût au monde : Jenny, la sœur de mon partenaire, c'est-à-dire ma sœur. Il voulait... »

— Ce n'est pas vrai, c'est... »

La voix sombre dans un nouveau râle, le cheval, effrayé de ce cri, ayant fait un écart, Keeley le ramena encore et l'apaisa.

« Mieux vaut vous taire, voyez-vous. Il voulait, dis-je, vous abattre d'un coup de revolver, comme un honnête homme. Mais je lui persuadai sans difficulté de m'abandonner sa vengeance, car l'idée m'était venue d'utiliser vos talents de dresseur et de cavalier pour prolonger quelques instants votre existence. Et maintenant, adieu, Swindler. Vous avez eu tort d'oublier la loi de la Prairie, qui ne se prescrit jamais. Mais vos bottes glissent sur cette selle et sur le poil, je vais vous les enlever; pieds nus, vous aurez une meilleure prise. »

Il en fit ainsi, puis il cracha, affermit sa pipe entre ses dents et sauta à cheval; son partenaire monta en croupe derrière lui et ils s'éloignèrent tous deux au petit trot dans la direction des camps; une brise matinale inclinait les herbes, à l'orient une goutte de carmin se délayait dans la coupe limpide

du ciel où la dernière étoile frissonnait avant de disparaître.

Swindler resta seul debout sur Bob. Il ne cria pas, parce que c'était inutile et qu'il risquait d'effrayer le cheval. Il songea à ses

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1911 (tome 29 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

chances de salut et conclut qu'elles étaient précaires : il fallait avant tout gagner du temps ; il s'immobilisa donc et sa voix se fit sourde et caressante pour calmer le cheval. Quand la bête faisait un pas, bourreau inconscient, c'était pour l'homme une torture atroce de forcer son gosier écrasé à émettre les sons familiers qui devaient faire reculer son piédestal vivant ; et, congestionné, les yeux hors de la tête, à demi étranglé, Swindler tâchait de moduler en appels doux et persuasifs les rauques gémissements qui déchiraient sa gorge.

Dans la plaine, le « round-up » est terminé, et les cowboys entraînent une partie du troupeau vers la gare la plus proche où se fera l'embarquement.

Au milieu du roulement continu des sabots martelant le sol, et des « yellings »,

des boys, la voix de Kendrick retentit tout à coup.

« Hello ! Keeley ! ton cheval est retrouvé, le voilà qui arrive au galop, les étriers lui battent les flancs ! »

La bête, bien dressée, était en effet restée sous l'arbre-gibet jusqu'au moment où l'odeur de ses congénères et le bruit de la galopade à une faible distance l'avaient trop vivement sollicitée.

« C'est une chance, » dit Keeley simplement.

Il quitta son cheval de renfort, prit Bob par la bride et le monta. Mais, en passant la jambe, il fut surpris de voir plusieurs traînées sanglantes toutes fraîches sur la croupe de l'animal.

Il se rappela alors que Swindler était pieds nus...

PIERRE LECOMTE DU NOÛY.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Dix Yeux d'Or

II^e Partie — Les Lotus Verts par PAUL D'IVOI

Chapitre XIV

UNE SOIRÉE TERRIFIANTE (Suite.)

Je le distingue nettement, le brassard révolutionnaire, avec sa courroie de cuir sur laquelle s'alignent dix opales de la grosseur d'œufs de pigeon, ou plutôt de demi-œufs, car elles sont taillées en cabochons, leur partie convexe en dehors, leur section plane fixée sur le cuir, à l'aide de griffes métalliques.

Ah çà ! ces griffes sont des ressorts mobiles. La dactylographe les fait mouvoir, extrait de leur ovale chacune des opales qu'elle remet en place après les avoir plongées un instant dans la cafetière, dont le couvercle levé laisse monter vers le plafond une colonne de vapeur.

Le brassard est reconstitué.

« Ici, je dois avoir recours à votre aide, fait doucement miss Aldine en regardant Tanagra, qui a assisté, immobile, à l'incompréhensible manipulation.

Ce disant, elle a relevé la manche gauche de son corsage de tulle, mettant à nu son bras grêle, mais d'un galbe très pur.

« Cela, je puis me le permettre, riposte l'interpellée, car je ne vois rien là qui me puisse empêcher d'affirmer que la métamorphose n'est point mon fait, ni celui de mon frère. »

Sur les faces tragiques des jeunes filles passe la clarté d'un sourire aussitôt effacé et Tanagra fixe le brassard sur l'épiderme d'Aldine, un peu au-dessus du coude.

La manche retombe. Le bras et le joyau révolutionnaire disparaissent.

J'ouvre la bouche pour solliciter une explication. Véritablement, je trouve bien sottise la réserve qui me fait assister, incompréhensif, à un incident dont la gravité de mes compagnes souligne l'utilité.

Mais la phrase projetée s'étrangle dans ma gorge, figée par l'attitude stupéfiante des jeunes filles.

Elles se regardent, les traits contractés, une horreur faisant vaciller leurs regards.

Je ressens une épouvante irraisonnée à les voir ainsi. Je devine qu'une minute épouvantable se dresse devant elles et, emporté par l'angoisse, je balbutie :

« Qu'avez-vous donc ? »

On croirait que le son de ma voix déblanche chez elles la faculté de mouvement.

Toutes deux étendent les bras en un geste crucial. Ce geste n'explique rien et cependant il évoque toutes les idées horribles, torturantes, dont gémit cette victime polycéphale que l'on appelle l'humanité.

Mon anxiété s'en augmente, j'insiste : « Mais encore ? »

Alors, miss Tanagra me fait face. Son doux visage est convulsé par une indicible angoisse, ses regards troubles indiquent le bouleversement de son esprit.

Elle parle, et sa voix monocorde, plainte d'une âme torturée par le destin, prononce :

« Franz Strezzi a ordonné de nous supprimer par le stylet aux dix yeux d'or. »

— *By Jove!* m'écriai-je, je le sais bien. A telle enseigne que j'ai fait tomber de la poche du sieur Stephy le couteau dont je devais être le fourreau. »

Mes auditrices m'écoutent. Il y a une stupeur dans leurs yeux. Elles n'ont pas l'air de s'expliquer mon ton dégagé.

Et sévèrement, avec un durcissement subit de ses traits, Tanagra reprend :

« Franz Strezzi va venir. On peut l'empêcher de faire de la lumière. Cela serait susceptible d'attirer l'attention de gens dont il ne désire pas la présence. »

— Sans doute.

— Mais il contrôlera l'exécution de ses ordres. Il faut qu'au toucher au moins, il reconnaisse les armes d'assassinat enfoncées dans des cadavres. Il faut que son odorat soit affecté par le relent du sang, versé.

« Ceux qui dorment doivent donc mourir. Ils doivent... le succès, la délivrance du monde civilisé menacé par un halluciné du crime, dépendent de leur mort. Qui les tuera ? »

Brrrrr ! J'ai froid. Une chape de glace me paraît emprisonner tout mon corps. Je courbe la tête. Je ne réponds pas.

Tuer ces gens endormis... Oh !

Ce sont des misérables, des bandits, d'accord. Mais pour les frapper ainsi, traîtreusement, sans défense, il faut se faire une âme de misérable, de bandit, et cela me semble impossible.

Rien dans ma vie passée ne m'a préparé à semblable métamorphose.

Je tremble plus fort. Miss Aldine parle à son tour.

« Je le savais. Ni l'un ni l'autre ne pouvez devenir assassins. »

Et avec une amertume atroce, plus poignante qu'aucun cri de désespoir :

« J'ai aidé à votre deuil ; il m'appartient d'assurer votre triomphe à n'importe quel prix. Aide de meurtrier, je serai meurtrière... Cela est normal, je monte en grade... »

« Aldine ! Aldine ! O héroïque dévouée ! »

Tanagra crie cela, éperdue, les bras tendus vers la dactylographe.

Des pensées confuses font irruption dans mon cerveau. Tanagra a qualifié l'acte d'héroïque, et je sens qu'elle a raison.

Oui, en pareil cas, pour accomplir le geste redoutable, il faut se hausser à la taille des héros.

Les deux jeunes filles sont enlacées. Elles sanglotent. Je perçois des mots entrecoupés :

« Pauvre chère Aldine, pauvre fleur arrosée de sang ! »

— Tanagra... Tanagra... Merci de ne pas me repousser... Ne pleurez pas sur moi... Ma vie sera brève. Mais après, après, dites-lui, dites-vous que le destin m'a courbée, que l'affection m'a été refusée, la haine imposée... Soyez-moi miséricordieuse, comme le sera le Dieu qui a voulu que je rampe ma vie dans une flaque rouge. »

Et puis, miss Aldine s'arrache des bras amis, qui cherchent vainement à la retenir. Elle bondit vers la porte.

Elle est sortie. Tanagra et moi nous nous regardons, anéantis.

Il y a un pesant silence. J'ai le sentiment que mes nerfs se sont soudainement raidis, que mes articulations sont jugulées par l'ankylose. Je voudrais me mouvoir, ma volonté ne se transmet pas à mes muscles. Je voudrais parler, et ma langue demeure inerte. Et cela dure, cela pèse, cela suffoque, cela écrase.

Ma raison me dit que quelques minutes à peine s'écoulent et j'ai la sensation que, depuis des siècles, une montagne comprime mon être.

La porte accédant à l'autre chambre tourne sur ses gonds avec un léger grincement.

Et miss Aldine apparaît sur le seuil.

Elle est effrayante, sa figure semble s'être ratatinée, ses yeux sont devenus énormes par comparaison, le bleu en apparaît noir; ils flambent d'une clarté de folie.

Et puis, et puis le crime de dévouement l'a marquée.

Un éclaboussement de sang a semé de pourpre son corsage blanc, et sur sa joue, au coin des lèvres, ainsi qu'une coquetterie macabre des divinités du meurtre, une gouttelette s'est posée ainsi qu'une « mouche » rouge.

Elle parle d'une voix lointaine, extra-humaine. Elle dit :

« Franz aura ses deux morts... Il les aura!... Il sera content! »

Et elle s'abat sans connaissance sur le tapis.

Chapitre XV

A TRAVERS LA MURAILLE

Deux heures moins un quart.

Tanagra et moi, par la porte secrète de la bibliothèque, nous sommes réfugiés dans la pièce circulaire où j'ai été prisonnier naguère.

A travers le judas pratiqué dans le mur, nous voyons Aldine, seule, dans le cabinet de travail du consul. Elle est assise devant le bureau du fonctionnaire, le visage enfoui dans ses mains. Elle est immobile. Elle attend Frantz Strezzi qui doit pénétrer dans

la résidence russe par la fenêtre de la salle de débarras. Cette fenêtre a été ouverte à son intention. Nous avons eu peine à rappeler la pauvre jeune fille au sentiment.

Nous y sommes parvenus cependant. Oui, oui, elle possède une âme d'héroïne. A peine revenue à la conscience, elle nous a pressés de disparaître.

Mais Tanagra ne consent pas à l'abandonner ainsi.

Elle entraîne la malheureuse dans sa chambre, et quand elle la ramène dans le bureau, où je les attends, les traces du drame sanglant ont disparu. Un corsage immaculé a remplacé celui qui a vu le meurtre, et sur la joue d'Aldine, je cherche vainement la mouche rouge.

Ma bien-aimée embrasse longuement sa compagne, avant de m'entraîner dans la cachette, où Franz Strezzi ne nous soupçonnera pas. Elle murmure, me semblait-il, le mot :

« Espérez. »

Je n'oserais l'affirmer, mon trouble est resté si grand que je me défie du témoignage de mes sens.

Je ne suis pas plus assuré de cette réplique de son interlocutrice :

« Non. Je ne puis être qu'un objet d'horreur. »

Cependant, il me semble que Tanagra répète avec plus de force :

« Espérez! »

A présent, nous regardons au judas.

Une foule de problèmes me hantent. Pourquoi Franz Strezzi vient-il par la fenêtre? Que va-t-il se passer? Pourquoi X. 323, qui n'a pas voulu détruire lui-même le brassard aux opales, consent-il à

cette appréciation sortir de ses lèvres.

« Oui, réponds-je, elle doit bien souffrir, car c'est une noble et loyale nature.

— Plus encore que vous ne supposez...

Elle aime.

— Elle?

— Oui.

— La pauvre triste chose! »

Les doigts de mon interlocutrice serrent plus étroitement les miens. Elle reprend : « Vous pensez comme elle; on ne saurait aimer la parente, la complice aveuglée de Strezzi. »

Et comme je me tais, car c'est bien là, en effet, l'avis de ma raison :

« Eh bien, moi, affirma Tanagra d'un ton volontaire, j'espère qu'elle sera aimée. Oui, je l'espère... Ce soir, elle a donné une preuve d'amour terrible, plus grande qu'aucune amante n'en donnera jamais.

— Ce soir? questionnai-je, ne comprenant pas.

— Le meurtre de nos assassins. »

Je sursautai.

« Cela, une preuve d'amour?... »

— Oui, car elle a sacrifié tout, ses rêves de jeune fille, son horrible répulsion de la violence pour assurer le salut, la victoire, l'honneur reconquis, la liberté de celui qu'elle aime. »

Je bredouillai, bouleversé par la lumière éclatante éblouissant soudain mon esprit :

« C'est X.323 qu'elle aime? »

Ma douce compagne inclina la tête :

« Le frère d'Ellen dont elle distraiyait

l'attention, alors que son misérable cousin s'approchait de sa victime!

— X. 323 a frappé quelquefois au nom de la justice. Il devait pardonner à celle qui croyait participer à une œuvre de justice. Et puis encore, quand elle a su la vérité, son désespoir, le dévouement absolu dont elle a fait preuve... »

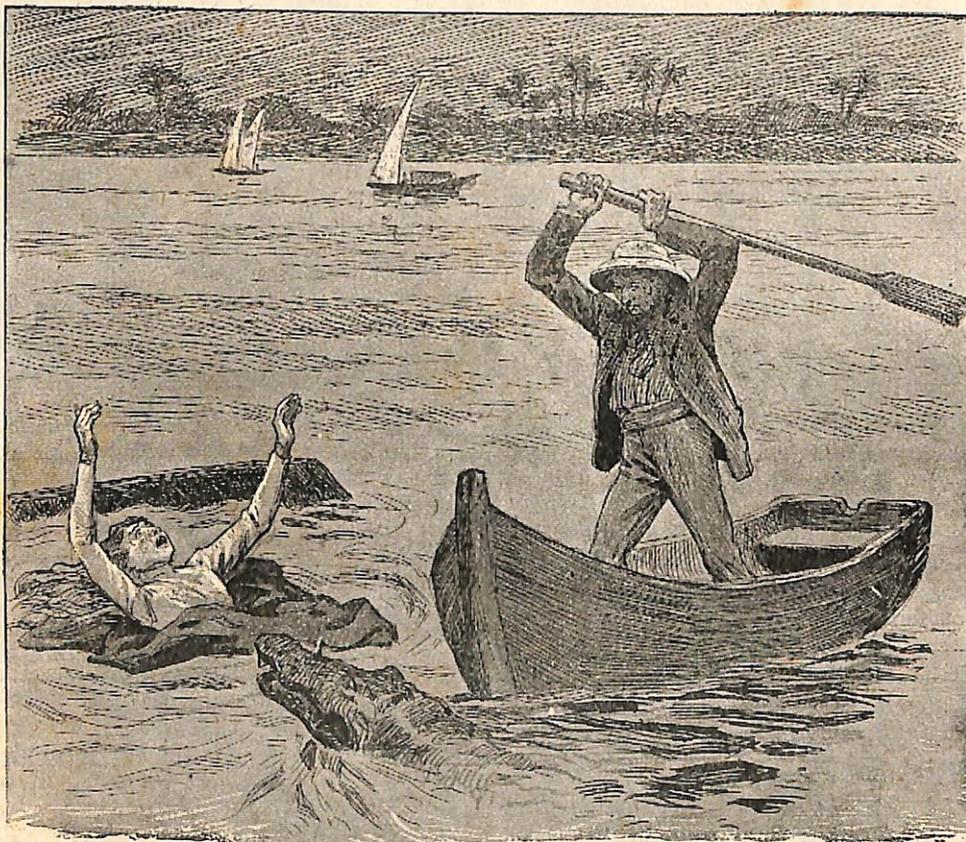
Je fus volontiers la discussion qui m'apparaît sans issue. Aussi m'empressai-je de saisir l'échappatoire d'une question.

« Comment a-t-elle appris la réalité des faits? »

— Un hasard providentiel Mon frère lui a sauvé la vie sans la connaître.

— Lui?

— Oui, une nuit, il se rendait de Boulaq à Ghiseh dans une barque. Il avait choisi la voie du fleuve, comme plus agréable et moins propice aux embûches. Aldine, elle, avait porté un ordre de son parent. Elle revenait seule de Ghiseh dans la maison de



LES DIX YEUX D'OR

D'un coup de rame, il étourdit le monstre. (P. 6, col. 1.)

ce qu'il soit remis au chef des Yeux d'Or vert?

Mais tout cela tourbillonne dans ma tête, sans y éveiller la volonté précise d'interroger.

Ma main a étreint celle de Tanagra et nous sommes restés ainsi, sans chercher à nous séparer.

Peut-être, emportés par le courant tragique de cette heure, éprouvons-nous le besoin de nous soutenir, de nous équilibrer l'un l'autre.

De fait, je ressens comme un réconfort.

Il me semble que la main fine que je presse, s'appuie sur mon cœur et en apaise les battements. Quoi d'étonnant? Je suis tellement seul du fait de la cruauté de la vie, et elle est l'univers, elle est tout pour moi.

« Plus malheureuse que nous! » chuchote imperceptiblement ma chère aimée. C'est la troisième fois que j'entends

la ruelle des Possédés-Derviches où elle résidait.

« Pour passer le fleuve, elle avait pris une de ces *hastas*, sortes de youyous, qu'un aviron fixé à l'arrière suffit à faire glisser sur les eaux.

« Un faux mouvement fit chavirer l'embarcation. Un crocodile, témoin de l'accident, allait happer la proie que le destin lui envoyait, lorsque mon frère, tout proche, poussa son bateau sur le saurien, l'étourdit d'un coup d'aviron sur le museau, et profita de l'impuissance momentanée du monstre pour hisser l'inconnue dans son bateau.

« Seulement, l'épouvante de la malheureuse avait été trop grande. L'idée d'être dévorée par une de ces hideuses bêtes est épouvantable.

« Aldine restait plongée dans une torpeur dont rien ne la pouvait tirer.

« Si bien que mon frère se décida à l'amener à Ghiseh, où nous avons établi notre quartier général. Je la déshabillai, je la mis au lit, avec l'idée que quelques heures de repos feraient disparaître l'ébranlement nerveux résultant de l'accident.

« Une traite sur une banque du Caire, à l'ordre de Franz Strezzi, que la jeune fille portait sur elle, nous apprit que nous venions de sauver une personne en relations avec ce personnage.

« Strezzi est un nom qui pour nous rouvrait des blessures profondes à peine cicatrisées.

— Oui, murmurai-je en pressant la main de mon interlocutrice.

— Une explication très loyale suivit le réveil d'Aldine.

« Or, ce soir-là, c'était le soir où notre Ellen avait succombé.

« Une automobile nous emporta à Alexandrie, où nous avons pu vous épargner la brutalité des premières heures de désespoir.

« Aldine nous aida de tout son pouvoir. Elle qui avait cru son oncle injustement puni, injustement désavoué par son gouvernement, elle était épouvantée à la révélation de ses crimes.

« Depuis... vous l'avez vue à l'œuvre... Elle a tout sacrifié, tout, pour mériter notre pardon.

— Je lui pardonne comme vous, mais de là à s'abandonner à un rêve d'amour... »

Ma compagne me serra brusquement la main.

« Silence ! Voici Strezzi ! »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

DANS LE FORÊT BAVAROIS Processions de Pentecôte

Presque nulle part, en Allemagne, les coutumes anciennes se sont conservées si obstinément que dans le coin d'Est de la Bavière qui



Le lundi de la Pentecôte plus de trois centx pèlerins, portant des croix et des bannières et montés sur des chevaux bizarrement barnachés et caparaçonnés, se rendent à la chapelle éloignée de huit kilomètres.

tient à la Bohême et qui porte le nom du « Forêt Bavarois ».

La population dans la région entière est strictement catholique, et elle est conservatrice jusqu'à l'extrême en tout ce qui concerne ses usages religieux. La contrée abonde d'endroits de pèlerinage, et, vers les mois de mai et

de juin, on peut souvent rencontrer dans les routes de longues processions qui, avec les ecclésiastiques en tête et avec leurs drapeaux déployés, offrent un spectacle pittoresque. Chaque année, une procession tout à fait unique en son genre a lieu le lundi de Pentecôte dans le village de Koetzting. D'après des documents qui existent encore, l'origine de

cette coutume remonte à l'an 1412, où la contrée fut affligée par une épizootie, et la population promit solennellement de faire, tous les ans, une procession à cheval « pour prévenir les épizooties et pour obtenir de la prospérité dans l'élevage des chevaux ».

Toujours fidèles à cette croyance, la procession a lieu encore aujourd'hui et depuis son origine, chaque année à la même époque, les paysans des environs s'assemblent de bonne heure, tous à cheval, dans le village de Koetzting pour attendre le prêtre, et aussitôt que celui-ci, monté comme les autres, [est arrivé, la procession se met en marche. Le but est une petite chapelle éloignée d'à peu près

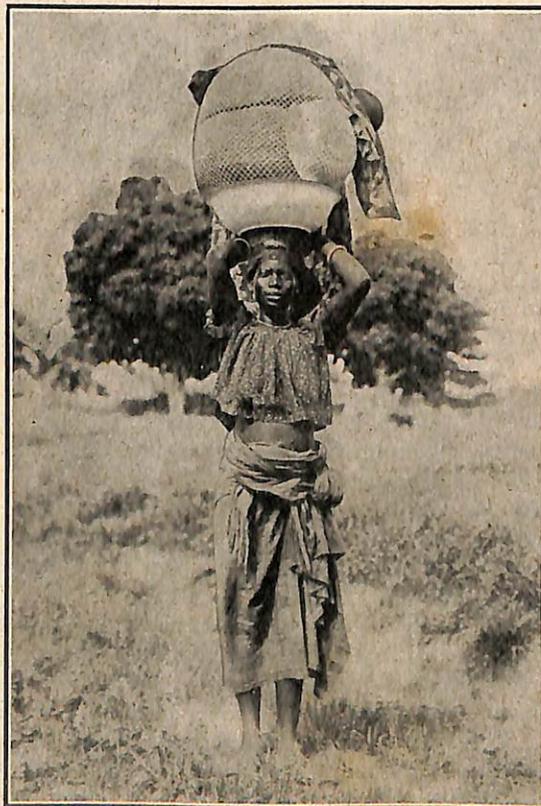
8 kilomètres, où le culte est célébré. En route, la procession se ferme quatre fois au-devant d'autels primitifs érigés dans les champs où le prêtre lit les Évangiles. La procession est généralement forte de trois cents chevaux et c'est un spectacle imposant de les voir marcher à travers la contrée. LEON MALU

LA RICHESSE DE ZINDER

Marchandes de Noix de Kola

C'est à Yat, dans le territoire militaire de Zinder, à Yat, extrême nord de cette région limitrophe de la Tripolitaine, qu'est situé le grand marché de kolas. D'immenses fosses creusées à même le sol renferment, dans d'énormes jarres de terre, des milliers de la précieuse noix qui, sous le ciel de feu du Soudan, ranimera les énergies défaillantes et stimulera jusqu'à la folie le courage des guerriers.

Assises sur les places, dans les ruelles du grand village qu'est toute ville africaine, les femmes trient soigneusement les kolas, suivant leur grosseur, et les rangent en petits tas distincts : la kola grosse comme une petite pomme ne sera vendue qu'en échange d'un long chapelet de cauris : les plus petites, d'un volume analogue à celui des noix européennes, se vendront moyennant un prix assez bas, une mesure de maïs, ou une jarre de lait de chameaux. Enfin certaines aux formes irrégulières, bizarres, recevront une décoration de dessins rougeâtres et, ainsi ornées, entreront dans le trésor d'un chef ou dans la corbeille de noces d'une jeune épousée. Dans les deux cas, elles cesseront d'être des objets de consommation et deviendront des objets de luxe qui décoreront la case, jusqu'au jour où elles tomberont en poussière. G. P.



Les femmes de Zinder transportent sur leur tête, dans d'immenses corbeilles, la précieuse noix de kola qui stimule le courage des guerriers.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

par
HENRY LETURQUE

CHAPITRE II (Suite.)

Les deux jeunes gens descendent dans la chambre, où, sur le pourtour d'un carré dont le centre est occupé par une table, ouvrent six cabines.

André fait glisser dans sa rainure la porte de l'une d'elles et, la montrant à Gaspard :

« Voici ta cabine, sous le cadre de ton lit il y a un coffre dans lequel notre mère a placé elle-même le linge et les effets devant te servir dans le cas où nous aurions pu mener à bien ton évansion. »

Gaspard a tôt fait d'échanger son costume de forçat contre les vêtements à lui destinés par la prévoyance de sa mère nounou, et, quand il reparait habillé de la vareuse d'un noir bleuâtre, coiffé du bérêt que, d'un geste habituel aux Basques, il a coquettement incliné sur l'oreille, il peut passer pour un marin de profession.

Au reste, son teint, brun, hâlé, aiderait encore à l'illusion.

« Il n'y a que la barbe; mais, baste! elle repoussera; et puis, la plupart des Basques ne sont-ils pas rasés? »

Tout en faisant cette remarque à haute voix, André a posé sur la table une feuille de papier, une plume et un encrier.

En même temps qu'il écrit, Gaspard tout aussitôt demande : « Tu me donneras aussi une ficelle pas trop grosse, mais solide. »

Tout en hochant la tête, André sort et revient avec une pelote de fil à voile.

Gaspard lui tend le papier.

« Lis, frère. »

Le jeune capitaine prend connaissance de la missive et la rend en murmurant :

« Ces promesses-là, ça n'engage à rien; ça se dit, mais ça ne se fait pas. »

Puis, tout haut :

« Tu te figures peut-être que nous allons nous rapprocher de terre et faire porter ta lettre par une embarcation ou la remettre à un pêcheur de la côte? »

Un geste significatif fait comprendre à son frère de lait que ce serait là pure erreur de sa part.

« Tiens! Que veut-il faire? »

La besogne étrange à laquelle se livre le forçat évadé vient d'arracher cette réflexion à André.

Gaspard a plié la lettre, l'a percée d'un trou dans lequel il a passé un bout de fil à voile et a fait sur le papier un nœud double.

Ceci terminé, il ouvre la cage de la tourterelle, prend l'oiseau et attache la missive à son cou au moyen d'une boucle assez large

partie de l'Amérique. Son instinct pour retrouver sa demeure égale celui de nos pigeons voyageurs et son vol est encore plus rapide. »

Ils remontent sur la dunette.

« Tiens! regarde; je la lâche dans la direction du large. »

Ce disant, Gaspard, après une dernière caresse de sa main sur les plumes du volatile, le lance dans l'Est.

L'oiseau vole l'espace d'une centaine de mètres, s'élève subitement et décrit une demi-douzaine de cercles, comme cherchant à s'orienter.

Il s'arrête, il est presque immobile.

Tout à coup, il revient, passe au-dessus du trois-mâts et, filant avec la rapidité d'une flèche, n'est bientôt plus qu'une tache sur le fond du ciel étoilé.

Encore une minute, il a disparu.

Et alors que, désolé, le gouverneur de la Guyane va quitter le théâtre de l'incendie, un bruit d'ailes lui fait lever la tête pendant qu'au même moment sa fille pousse un cri de joie :

« Ma tourterelle! »

Le joli volatile s'abat aussitôt sur l'épaule de Marguerite, et l'enfant pousse une deuxième exclamation :

« Papa! elle apporte une lettre! »

Elle montre à son père une feuille de papier suspendue par un fil au cou de l'oiseau.

Tout pâle, son père détache le papier, l'ouvre d'une main tremblante et lit :

« Monsieur le gouverneur, j'ai pu me sauver en m'agrippant à l'ancre du ballon; un navire m'a recueilli, dès que je le pourrai, je rejoindrai le pénitencier. »

C'était signé : le n° 113.

« Il est sauvé! Il est sauvé! » fait le gouverneur en brandissant le papier.

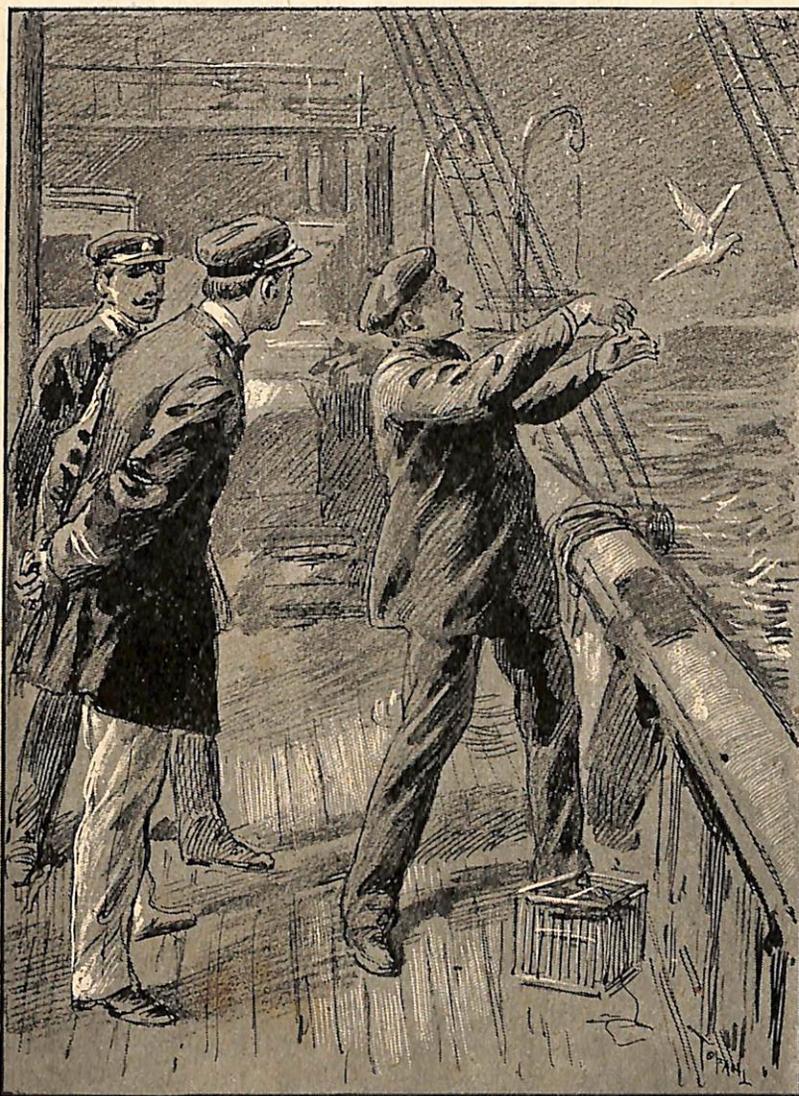
Cette missive étrange vient de lui rappeler l'ascension de la veille.

« Et les aéronautes, n'a-t-on pas de leurs nouvelles? » demande-t-il à son entourage.

Un aspirant de marine, sabre au côté, se présente devant lui, main droite à hauteur de la casquette.

Le jeune officier est tout essouffé, son uniforme est blanc de poussière, lui-même est ruisselant de sueur.

« Monsieur le gouverneur, le commandant du stationnaire m'envoie vous prévenir que le ballon est atterri sur la côte, à huit milles d'ici, où une deuxième saute de



LES COUREURS DE « LLANOS »

Après une dernière caresse de la main, Gaspard lance le volatile dans l'Est.
(P. 7, col. 3.)

pour ne pas gêner le volatile, assez serré pour empêcher la lettre de glisser.

André vient de deviner et s'exclame :

« Oh! ces ingénieurs! »

« Mais es-tu certain que ta tourterelle pourra regagner la côte? S'il était nécessaire, on pourrait s'en rapprocher un peu. »

Il se reprend déjà, furieux de s'être laissé aller à un semblant de concession.

« Bon! Voilà que je dis des bêtises. sûr, on ne s'en rapprochera pas; ton... moineau s'arrangera comme il le pourra. »

Gaspard sourit et déclare :

« Ce que M^{lle} Marguerite appelle sa tourterelle est, en réalité, une colombe voyageuse, oiseau assez commun dans cette

vent l'a ramené ce matin. Les deux officiers sont sains et saufs, et, dans une heure, ils seront de retour avec l'avis.

Le gouverneur n'est pas maître de sa joie.

« Monsieur, la journée d'hier a failli être une journée de deuil, celle d'aujourd'hui sera toute au plaisir. Ce soir, on tirera le feu d'artifice; nous aurons ainsi deux jours de fête au lieu d'un. »

Il se hâte vers son domicile provisoire pour annoncer la bonne nouvelle à sa femme.

« Et tu crois, fait celle-ci, sa première émotion passée, que le sauveur de notre enfant reviendra? »

— Ma chère amie, lui répond son mari les hommes de cette trempe-là n'ont qu'une parole. »

CHAPITRE III

Réponse de Normand. — Fred donne des explications. — A l'embouchure de l'Amazone. — Spectacle grandiose. — Macapa. — Une flottille de guerre. — Bateau de la Santé. — Étonnement du capitaine. — La fièvre jaune est en supplément à bord. — En quarantaine. — Le pavillon jaune. — Gaspard quitte la *Belle-Louise*. — Fred est au lazaret.

Pour la troisième fois depuis l'arrivée de Gaspard, le point vient d'être fait.

« Le cap au Sud-Ouest! » commande Fred à l'homme de barre.

L'ingénieur est en ce moment sur la dunette avec le capitaine.

« Mais alors, demande-t-il à son père nourricier, nous allons courir sur la terre? »

— Eh! fait le vieux coureur de mers, à cette heure, tu parles comme un vrai marin. »

Sur ses lèvres se dessine un sourire énigmatique.

« Merci du compliment, dit Gaspard, mais je ne suis guère mieux renseigné qu'avant. »

Et, lui aussi, se met à rire, mais d'un rire franc.

« C'est que, reprend le capitaine, on y court, sur la terre, mais on n'y court censément pas. »

Comme réponse, celle-ci sent la Normandie d'assez près, tant il est vrai qu'en fait d'affirmative les Médionaux ou approchants sont à peu près aussi catégoriques que les habitants de la Basse-Seine.

Fred intervient.

« Viens, Gaspard, je vais t'expliquer. »

Il l'emmène en avant du trois-mâts et lui montre l'eau se soulevant en grosses lames sous la poussée de l'étrave et fuyant à droite et à gauche en flots d'écume blanche comme du lait.

« Nous filons une jolie vitesse, hein! »

— Le fait est qu'on se croirait sur un bateau à vapeur.

— Non, mon Gaspard, non, nous ne filons rien du tout.

— Ah! j'y suis, s'exclame l'ingénieur, nous sommes dans le courant du Gulf-Stream! »

Il se reprend aussitôt.

« Je viens de dire une bêtise.

— La moitié seulement, rectifie le lieutenant, car, si le Gulf-Stream ne vient pas de ce côté, nous n'en luttons pas moins contre un courant d'une bien autre violence,

et telle qu'il se fait sentir jusqu'à cinq cents kilomètres de la côte

« Nous sommes à l'embouchure de l'Amazone. »

Gaspard a comme un sursaut de tout son être.

« Et, fait-il interrogateur, est-il vrai que cette embouchure soit aussi large qu'on le dit? »

La question est posée d'un ton calme, en homme pour qui elle importe peu.

Mais Fred ne s'y trompe pas.

« Oui, murmure-t-il en aparté, cause toujours, mon gaillard, et affecte l'indifférence. Si tu crois que je te crois... Avec ça, tout à l'heure, que tu ne t'es pas trahi... On va t'en donner des... Amazone... pour débarquer et ensuite naviguer par terre jusqu'à Cayenne. »

Puis, tout haut, et répondant à Gaspard :

« Du bord du fleuve à la pointe Nord-Est de l'île Marajo, il y a quatre-vingt lieues.

— Ah! oui, cette île qui se trouve entre le... la... le... »

— Le Tocantin et l'Amazone.

— Et la *Belle-Louise* va dans le Tocantin?

— Du tout, dans l'Amazone, à quelque chose comme quatre cents ou quatre cent cinquante lieues d'ici. C'est même pour cela que le père, qui aime toujours à rire, t'a dit qu'on ne savait pas au juste si on courait sur la terre parce que, en suivant toujours l'Amazone, on irait presque jusqu'au Pacifique.

— Et, large, le fleuve, dans l'intérieur? interroge toujours Gaspard.

— Jusqu'à l'endroit où nous allons, il a une largeur moyenne de trois lieues, trois lieues et demie, et souvent... »

Une exclamation générale coupe la parole à Fred.

« Le mascaret! Le mascaret! »

Tous les hommes d'équipage regardent vers la haute mer.

« Un second homme à la barre! » commande le capitaine.

Un matelot vient se mettre à la roue du gouvernail pour prêter assistance au timonier de service.

De nouveaux commandements se font entendre et, en un clin d'œil, les hautes voiles sont amenées et la grand'voile carguée.

La *Belle-Louise* ne marche plus que sous sa misaine.

Gaspard paraît inquiet de ces manœuvres dont il ne comprend pas la nécessité.

« Sois sans crainte, lui dit Fred, le père fait cette navigation depuis vingt ans, et au lieu de l'éviter, il cherche le Pororoca pour entrer dans l'Amazone.

— Le Pororoca?

— Oui.

« C'est le nom que les indigènes donnent au mascaret, qui, pendant les trois jours les plus voisins de la nouvelle et de la pleine lune, se produit à l'embouchure de l'Amazone. A chacune de ces phases lunaires, la mer, au lieu d'employer six heures à monter, parvient en deux heures à sa plus grande hauteur. »

Venant du large, un bruit sourd semble le roulement lointain du tonnerre et grossit de plus en plus.

« Tout le monde à l'arrière! »

Les hommes d'équipage montent sur la dunette et viennent se ranger près du capitaine et de son fils aîné. De la sorte, ils éviteront ces paquets de mer qui, tout à l'heure, ne manqueront pas de balayer le pont. Tous sont graves et silencieux.

Comme insouciant du danger, Fred continue sa conversation avec Gaspard.

« Le Pororoca, c'est la terreur des caïmans.

— Des caïmans? répète la voix de l'ingénieur.

— Oui. Aussi, en animaux intelligents, ils ont complètement abandonné l'embouchure pour se réfugier dans le haut du fleuve, mais, là, ça en fourmille. »

Et à part lui :

« Tout ça pour t'empêcher de nous fausser compagnie en cours de voyage. Une fois rendu, on verra. »

Il reprend déjà, mais en criant à tue-tête, car le vacarme commence à devenir effrayant :

« Regarde ça; est-ce assez beau et crois-tu que les descriptions les plus imaginées puissent donner une idée d'un phénomène aussi grandiose? »

Sa main gauche s'étend vers la mer, montrant un lame monstrueuse, haute de douze à quinze pieds, longue de plusieurs lieues, accourant avec la rapidité d'un train express, en un bruit de dix mille bouches à feu crachant la mitraille, dans le fracas de mille décharges électriques éclatant plus stridentes au milieu du grondement sourd, ininterrompu du tonnerre. Puis, subitement, une trombe de vent, les hurlements de la tempête, ses sifflements sinistres à travers les cordages, et, en même temps que le navire est emporté dans la terrible rafale, il est soulevé à une hauteur effrayante par la lame gigantesque. Une deuxième, une troisième suivent aussitôt, et, moins de dix minutes après, la *Belle-Louise*, sa mâture courbée par l'ouragan, file à une vitesse de vingt-cinq nœuds.

On croirait un oiseau monstre rasant un océan d'écume.

Sur la droite, une masse d'un noir bleuâtre aux contours nettement découpés, apparaît à l'horizon.

« C'est la terre, dit Fred, et nous courons à la ranger. »

La marche du navire est telle que la masse se fonde à vue d'œil. Éclairée par des échappées lumineuses, elle se divise, laissant voir les derniers contreforts de la chaîne de la Parime, et, au premier plan de ce fond montagneux, apparaît le rideau verdoyant de la forêt vierge, dont les arbres se dessinent déjà. Puis, se détachant les uns des autres, les colosses végétaux montrent leurs troncs énormes et, sur ces fûts lisses ou rugueux, s'élevant à quatre-vingts mètres de hauteur, des roches se ruent, roulant de l'un à l'autre, s'entre-choquant, se brisant en mille morceaux.

Plus loin, des maisons étagent leurs murs

blanchis à la chaux, avec, au-dessus, les dominant toutes, une forteresse dont les canons montrent leurs gueules noires.

« Macapa, fait le jeune lieutenant, c'est là où nous allons opérer notre premier mouillage. »

La vitesse du navire se ralentit subitement, les bouillonnements cessent, l'eau se fait plus calme, et, en quelques minutes, le géant des fleuves semble un lac à peine ridé par la brise.

La voix d'André lance commandements sur commandements, les hommes courent, hissent, amarrent, bordent et la *Belle-Louise* se couvre de toile.

Le jusant, qui se fait déjà sentir, est si rapide que, malgré le vent d'Est, le trois-mâts a peine à tenir tête au courant.

« Tiens ! un remorqueur qui vient sans doute nous faire ses offres de service. »

En même temps, Gaspard montre la rive, d'où un petit vapeur vient de se détacher. A l'avant, quelques matelots — des noirs — vont et viennent sur le pont ; à l'arrière, deux hommes coiffés du casque colonial sont installés chacun dans un rocking-chair.

L'un d'eux a une épaulette d'or à gauche, et ses manches sont ornées de deux galons de même métal ; l'autre n'a pour insignes que trois galons d'argent.

Au-dessus de leur tête flotte un pavillon avec, sur fond vert, un losange de couleur jaune, au milieu duquel se détache, en bleu, une sphère coupée par une bande de même couleur que le losange.

Officiers et matelots portent tous des vêtements en toile grise.

Un petit canot, peint en blanc, est amarré derrière le vapeur.

Le capitaine de la *Belle-Louise* et ses deux fils braquent déjà leurs jumelles sur ce bâtiment.

« Quelque vedette de la marine brésilienne, » déclare André.

Machinalement, il jette les yeux de l'autre côté.

De gros navires, aucun ; mais, allant et venant, se croisant sur l'immense fleuve, semblant le fouiller en tous sens, une demi-douzaine de petits vapeurs se montrent dans le lointain. Tous battent le pavillon brésilien, tous sont des torpilleurs appartenant à la flottille de l'Amazone.

« Ah çà ! fait le capitaine, est-ce que le Brésil serait en guerre ? Jamais, depuis si longtemps que je fréquente ces parages, je n'ai vu pareil mouvement.

— On pourrait toujours les saluer, observe Fred ; si c'est avec la France qu'ils sont en... délicatesse, on sera renseigné. »

(A suivre.) HENRY LETURQUE.

La Guerre des Langues en Belgique

L'Affaire du Chapeau

On peut dire que l'Europe entière s'intéresse à la « guerre des langues » qui se déroule actuellement en Belgique et qui constitue, en fin de compte, un fait d'une importance continentale. Car, selon que les Flamands ou les Wallons auront la prépondérance morale en ce pays, il pèsera de tout son poids dans la balance, soit pour l'Allemagne, soit en faveur de la France. La Belgique est un pays double : il y a des côtes maritimes, des champs, des prairies, qui sont flamandes, il y a des collines, des forêts, des mines, qui sont wallonnes. La Belgique a deux aspects, elle renferme deux races, elle est bilingue ; et la lutte entre les tenants de ces deux langues offre des épisodes tout à fait pittoresques : par exemple, l'affaire du chapeau.

C'était après une revue solennelle des troupes, à Anvers. Au moment de la dislocation générale, le major Aelbrecht donna aux soldats l'ordre de rompre les rangs. Et il cria cet ordre en français.

Mais, près de lui, parmi la foule, un jeune et enthousiaste Flamand protesta de toutes ses forces et clama : « Major, commandez dans notre langue, en flamand ! »

Le major Aelbrecht se retourna et, de la pointe de son sabre, il fit tomber le chapeau du protestataire, en l'appelant : « Impoli ! »

Mais, ô puissance de cette brave et chaude imagination flamande ! Le lendemain, il n'était plus question dans toute la ville d'Anvers, ou d'Antwerpen, que du chapeau !

Son jeune propriétaire, qui répondait au nom de Groote, porta plainte contre le major Aelbrecht. Les autorités civiles et militaires se réunirent et, devant ce grand Conseil, le jeune Groote apporta sa plainte et son chapeau.

Le chapeau portait une entaille que le major Aelbrecht ne lui soupçonnait pas. Un membre de cet aéropage insinua que Groote aurait pu être blessé. Et ce fut tout.

Mais les Flamands organisèrent un premier meeting formidable, et la foule ensuite circula dans les rues, promena une pancarte où se lisaient ces mots en caractères rouges, sanglants, énormes : « Tentative de meurtre par le major wallon ! Flamands, aux armes ! Défendez votre vie ! »

Puis, le chapeau, cause de tant de bruit et de colères, fut exposé à la vitrine d'un magasin. Durant plusieurs jours, tout Anvers défila pour contempler le chapeau. Mais des gens insinuèrent que l'entaille pourrait bien avoir été faite après coup, avec un canif. D'où fureur et rugissements de la population flamande. On décida de reconstituer la scène dans un grand café d'Anvers. Ce soir-là, le café fut plein à craquer, et l'on se bousculait dehors, sur la chaussée, pour pénétrer dans la salle. Celui qui tenait le rôle du major Aelbrecht donna avec conviction un coup de sabre sur le chapeau d'un adolescent qui remplaçait Groote ; le chapeau fut traversé, cette fois, et le cuir chevelu du jeune homme fut entamé. On cria à la trahison, on affirma que le simili-major avait été stipendié par les Wallons pour tuer le jeune Flamand. Il y eut un nouveau meeting. Et l'on célébra, plus tumultueusement encore, le réveil du Lion des Flandres. Et le Conseil communal prescrivit aux officiers de la garde civique d'Anvers de commander aux hommes en flamand.

ROBERT DUNIER.

LE FILS DU CIEL PREND SES PRÉCAUTIONS

Le Trésor de Tsé-Hsi

Le bruit a couru avec persistance dans les cercles européens de Péking que le prince régent de Chine, agissant au nom du jeune empereur, avait fait embarquer secrètement pour l'Europe une énorme quantité de lingots d'or d'une valeur de plus de 150 millions de francs.

Dans quel but confie-t-il à quelque banque de France ou d'Angleterre une somme aussi considérable ? Faut-il croire que la dynastie mandchoue, se sentant menacée par le mouvement d'émancipation qui travaille le vaste empire, songe sagement à l'avenir qui attend généralement les familles royales détronées ?...

Ce que nous savons d'une façon plus certaine, c'est que cette imposante quantité de lingots d'or ne formait qu'une partie de l'immense trésor qu'avait accumulé durant sa longue existence l'impératrice-douairière.

Tsé-Hsi passait de son vivant pour être la plus riche femme du monde, et l'on n'a jamais su, à cent millions près, le montant de sa fortune personnelle.

Sa rapacité était devenue proverbiale. Tous les Chinois qui sollicitaient d'elle une faveur quelconque devaient l'acheter... et au prix fort ! Tous les présents lui étaient bons... pourvu qu'ils eussent de la valeur !

Les fourrures de prix, les pierres précieuses et perles fines, les vieilles soieries brodées, elle acceptait tout. Elle acceptait même des maisons et des palais, quitte à les revendre. Et elle ne se faisait aucun scrupule d'empocher les sommes liquides que lui offraient de hauts mandarins, anxieux de se faire pardonner une faute.

Selon la coutume chinoise, chaque fois que dix années révolues s'étaient ajoutées à son existence, elle voyait sa liste civile s'augmen-

ter d'une somme équivalant à un million et quart de francs. Comme elle mourut à l'âge de 76 ans, ses revenus officiels finirent par se chiffrer par des dizaines de millions par an.

Une autre coutume veut que, tous les dix ans, le souverain reçoive de ses sujets des quantités de cadeaux précieux. Les hauts mandarins et les vice-rois, qui connaissaient la cupidité de la vieille impératrice n'avaient garde de négliger cette coutume.

Pour son 60^e anniversaire de naissance, elle reçut des présents en argent et en objets précieux représentant dans leur ensemble 40 millions de francs. Quand elle atteignit sa 70^e année, on calcula que les présents qu'elle reçut, à cette occasion, valaient une cinquantaine de millions !

La bonne dame faisait argent de tout. Il y a une dizaine d'années, le Trésor chinois décida qu'une somme de 80 millions serait consacrée à l'achat de navires de guerre.

La vieille douairière détourna effrontément cette somme pour se construire des palais. Afin de désarmer les mécontents, elle s'avisait de faire inscrire sur la porte d'un des nouveaux palais ces mots : « Yamen de la Marine ». Un mauvais jeu de mots qui coûta gros à ses sujets !

Et l'on comprend que les réformistes aient vu grossir rapidement le nombre de leurs partisans, après un tel gaspillage des deniers publics !

Qu'est devenu le trésor de la vieille impératrice ? Elle perdit un bon nombre de ses objets précieux en 1900, quand les armées des Alliés pillèrent ses palais. Mais la plus grosse partie de son immense fortune avait été mise en lieu sûr.

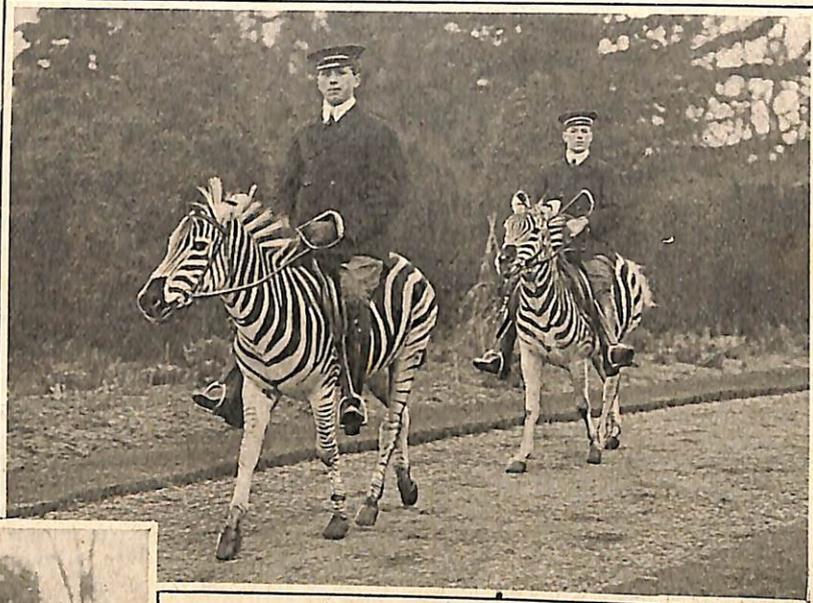
Pour parler familièrement, la famille impériale chinoise a du pain sur la planche ! Déchue du pouvoir, elle resterait encore une famille de multi-millionnaires !

A. LEBLANC.

Montures inattendues

A une époque où l'automobile tend de plus en plus à détrôner le cheval, où l'aéroplane fait espérer à l'homme qu'il disposera bientôt de moyens de transport extrêmement rapides, il est assez curieux de signaler les efforts tentés en Angleterre pour populariser des montures nouvelles, assez inattendues.

Après tout pourquoi pas. Le goût des sports s'est tellement

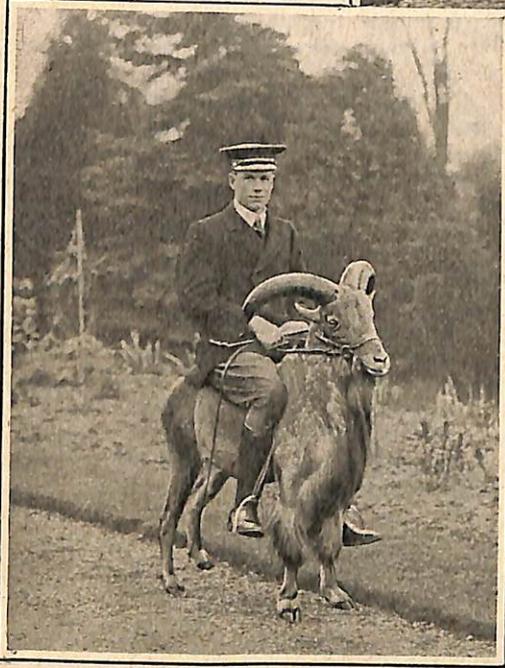


LE ZÈBRE

Très différent du cheval, ce capricieux animal a de fervents défenseurs.

rapide et bon marché. Comme nous visitons la ferme d'autruches du « Crystal Palace » à Londres, il y a quatre ans, son directeur, M. Dodson nous assurait déjà qu'il n'y avait aucune raison pour que l'« Ostritration » ne devînt pas courante. Son établissement contenait déjà dix autruches, mais l'orgueil du propriétaire était *Star* (l'Étoile), un autruchon de quelques mois, le premier né en Angleterre. M. Dodson n'a pas cessé depuis de poursuivre avec ténacité sa tentative si originale.

Les autruches ne réclament pas les mêmes soins que les chevaux et sont d'un certain profit avec leurs plumes et leurs œufs. Et puis, autre avantage, on peut apprendre tout seul l'ostritration. Il n'y a qu'à s'accrocher aux ailes et s'asseoir solidement. La première promenade offre une sensation de roulis de bateau et de cahots d'omnibus. Mais on s'habitue vite à ces désagréments, lesquels ne sont pas pro-



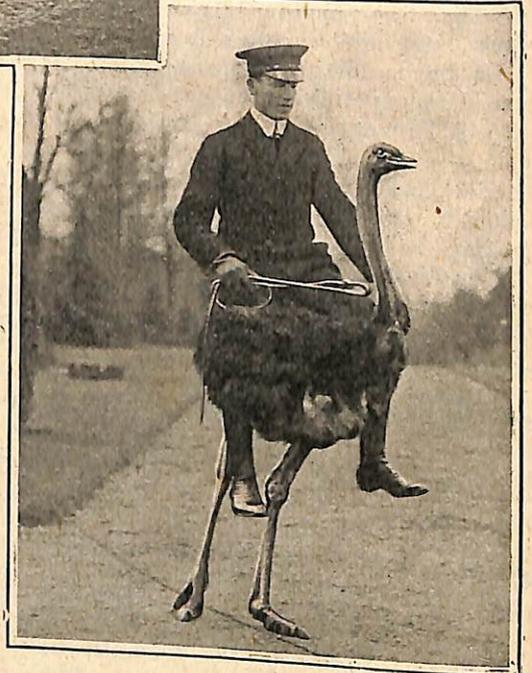
LE MOUFLON

Peu pratique, mais combien original pour faire son tour de lac.

répandu depuis quelques années que cette tentative peut être couronnée de succès. Les idées originales ont toujours de fervents défenseurs. Plus d'un cavalier trouvera intéressant de monter un zèbre capricieux mais combien rapide et d'étudier son caractère si différent de celui du cheval.

Rien d'impossible non plus à l'emploi des lamas puisque depuis longtemps les Indiens de l'Amérique du Sud utilisent leurs qualités d'endurance et de rapidité. Le mouflon serait peut-être moins pratique, mais quelle monture originale pour faire un tour au Bois.

C'est surtout l'autruche qui présente un grand avenir comme moyen de locomotion



L'AUTRUCHE

La monture de l'avenir : de la rapidité et de... l'imprévu.

prend son trot allongé, ce bipède couvre facilement vingt milles à l'heure.

Il y a des autruches pacifiques et d'autres qui ont bon caractère. Leur mauvaise habitude de la plus fréquente est de courir droit sur une haie ou un mur et de s'arrêter brusquement à un mètre de l'obstacle, ce qui fait exécuter de jolis panaches aux débutants.

Cela n'empêche pas les Anglais de songer sérieusement à organiser des courses d'autruches, ce qui sera bien amusant.

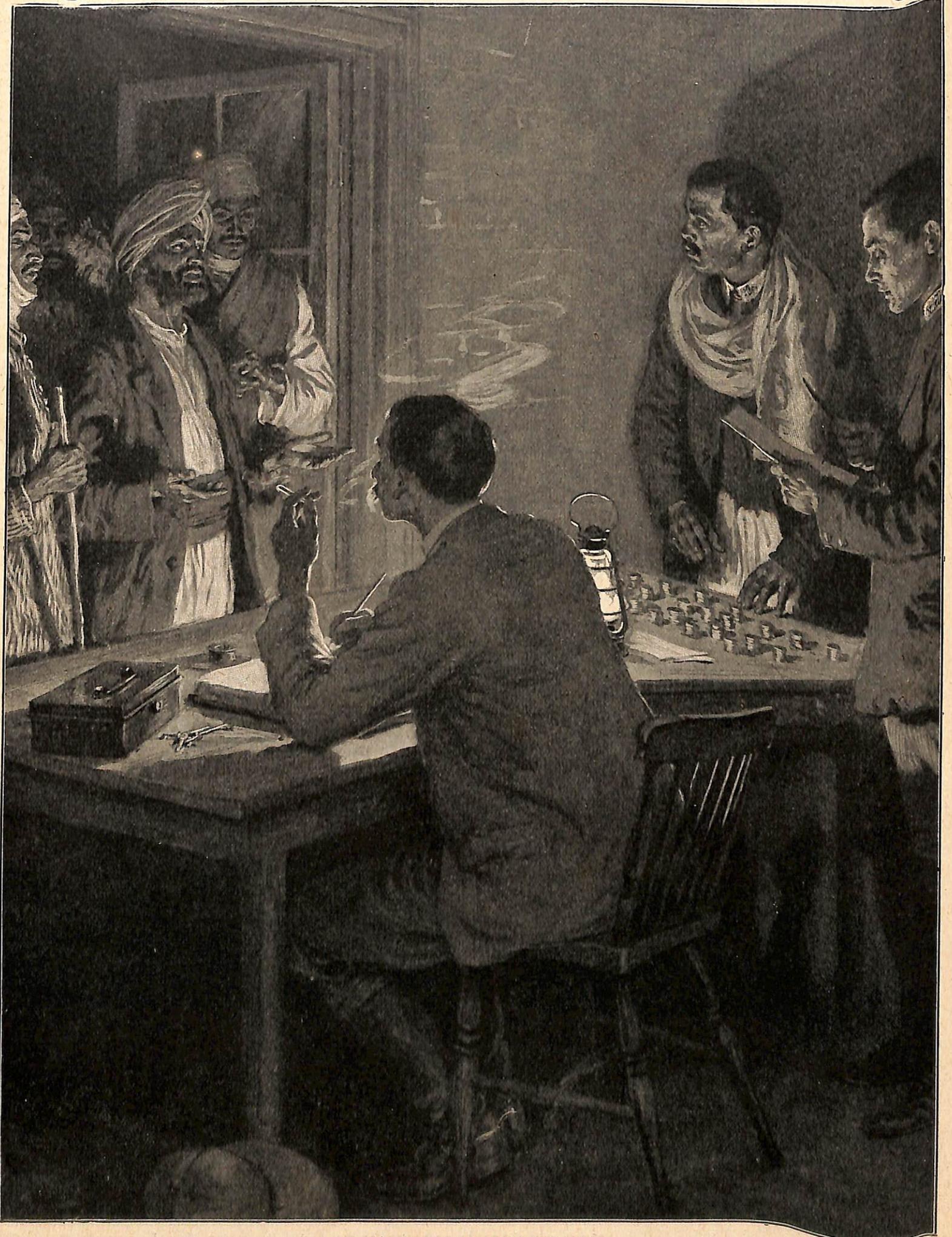
Les courses de méhara données chaque hiver en Algérie et en Égypte n'obtiennent pas un gros succès près de la colonie européenne.

MARIN BEUGEARD.



LE LAMA

Très apprécié des Indiens de l'Amérique du Sud, ce vaillant quadrupède joint à la rapidité une endurance merveilleuse.



LES PRÊTEURS DE MONNAIE AUX INDES

Les jours de paye, dans une plantation de thé, les « Sirdars » ou chefs des coolies se présentent pour toucher les gages de leurs hommes et le prêteur, qui s'est procuré à l'avance de la menue monnaie, solde les sommes indiquées par le planteur.

Pendant la Récolte du Thé

LES PRÊTEURS DE MONNAIE AUX INDES



Si la culture du thé était ignorée à Ceylan, il y a trente ans, on peut dire que, depuis, elle a sauvé de la ruine l'île tant chantée par les voyageurs. Plus de 125,000 hectares lui sont consacrés aujourd'hui. Encore les récoltes de ces plantations immenses ne suffiraient-elles pas à remplir tous les petits paquets de thé vendus dans le monde entier avec l'étiquette « Ceylan ». Les *tea-garden* de l'Inde en fournissent une grande partie.

Malgré l'utilisation des machines, les plantations emploient un très nombreux personnel, notamment pour la récolte qui ne peut se faire qu'à la main. En certaines régions, ce sont les femmes et les enfants qui la pratiquent, mais le plus souvent ce sont des coolies.

Rien de plus curieux que l'animation d'une grande plantation de thé à ce moment.

Il faut pendant quelques semaines donner un véritable coup de collier, aussi les propriétaires engagent-ils un grand nombre de travailleurs supplémentaires. Ils s'adressent pour cela à des « sirdars » ou chefs de coolies qui peuvent fournir autant d'hommes qu'on en demande.

À la fin de chaque semaine, a lieu la paye du petit personnel, et les planteurs se heurtent à une difficulté assez embarrassante.

Si la somme totale des gages est importante à cause du grand nombre des travailleurs, chaque rétribution est peu élevée. Il faut donc, pour payer tout le monde, une énorme quantité de petite monnaie et, dans la brousse, il n'est pas facile de s'en procurer.

Oui, mais le prêteur indigène est là. Ingénieux, il a compris le parti qu'il pouvait facilement tirer de la situation. Il s'est procuré à l'avance des sommes considérables de menue monnaie et, moyennant une commission peu élevée, car il a des goûts modestes, il tirera d'affaire le planteur dans l'embarras. Cette coutume s'est tellement généralisée, qu'au-dessus d'un *tea-garden* important, il y a toujours un ou plusieurs prêteurs. Ce sont, du reste, des parasites peu encombrants et d'une utilité reconnue.

Notre gravure fixe la scène : L'arrivée des « sirdars » venant toucher les gages de leurs coolies. Au fond, le banquier hindou a rangé sa monnaie sur la table. Il s'en retournera tout à l'heure, vers le bazar où il débite les marchandises les plus hétéroclites, avec, dans sa poche, un chèque en bonne et due forme, délivré par le planteur.

Mais sa journée n'est pas finie, loin de là. Il connaît trop les coolies pour perdre une si belle occasion de gagner encore quelques roupies. Aussitôt payés, les ouvriers de la plantation se sont rassemblés par petits groupes. Très joueurs, comme la plupart des Orientaux, ils cherchent immédiatement à se gagner mutuellement leur paye. À de petites différences près, leurs jeux rappellent les dés, les osselets, etc. La plus grande loyauté n'y préside pas toujours. Il existe même des confrères qui s'associent pour dévaliser les naïfs; mais cela n'est-il pas de tous les pays?...

Il nous souvient qu'un jour, dans une rue écartée de Mers-El-Kébir, nous nous étions arrêtés devant quatre Arabes assis à terre pour jouer aux cartes. Ils les manipulaient avec une dextérité incroyable. Et, soudain, l'un d'eux,

se tournant vers nous avec un sourire qui en disait long :

« Ça, jeu marocain, moussu... On gagne souvent!... »

Tous les coolies hindous ne gagnent pas, et fréquemment certains d'entre eux se retrouvent pauvres comme Job avant d'avoir fait cent pas hors de la plantation.

Le prêteur se trouve encore là, comme par enchantement. Il fait des avances aux pauvres diables, sachant bien qu'il court peu de risques. Le coolie est engagé en effet pour plusieurs semaines et dans huit jours le banquier l'attendra à la sortie. Le bénéfice qu'il prélève est toujours infime. Il n'y a pas de petits profits pour un Asiatique et cela explique pourquoi l'on trouve partout à travers le monde, surtout en Océanie et en Amérique, des Chinois, des Malais, des Hindous exerçant au milieu d'un groupe de travailleurs de tout petits métiers. Ils réussissent à en vivre cependant, même ils font des économies puisqu'au bout de quelques années, on les voit toujours plier bagage pour retourner dans leur pays. Il est rare que leurs affaires ne prospèrent pas, ce qui leur attire toujours du reste, beaucoup d'ennemis.

CYRILLE VALDI.

Un EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES Fromage Gigantesque

Lorsqu'il s'agit de participer à une exposition, deux pensées s'emparent de l'esprit du futur exposant. Comment faire pour attirer l'attention du public?

Un bon produit ne se remarque pas dans une vitrine.

Un produit présenté d'une façon excentrique a des chances d'être considéré longuement, chaque jour, par les visiteurs de l'exposition.

Donc il faut être excentrique.

Les Américains sont passés maîtres dans l'art de susciter l'intérêt avec les choses les plus banales. Il est vrai que parfois les choses banales deviennent grâce à eux des merveilles d'étrangeté.

Prochainement s'ouvrira à Chicago, au Coliseum, l'exposition nationale des laiteries. La Compagnie John L. Jacquot, installée à Appleton, dans le Wisconsin, obtiendra certainement le prix de la curiosité grâce à un fromage gigantesque qu'elle est en train de confectionner.

Parlons un peu de ce fromage. Le fromage sera fait sur un wagon de marchandises installé dans la glacière de la laiterie Jacquot. Il sera confectionné avec du lait exclusivement fourni par les fermes Jacquot, situées à Outagamie.

Quelques chiffres.

Le fromage pèsera quatre mille livres; il faudra environ quarante à cinquante mille litres de lait pour fabriquer ce phénomène, c'est-à-dire le lait produit en un jour par deux mille cent vaches, c'est-à-dire le lait vendu en un jour par deux cent cinquante laiteries. Quatre cents ou cinq cents hommes seront nécessaires pour traire les vaches, mais le fromage sera fait en un seul jour par M. N. Simon, de Neenah, aidé par six des meilleurs « fromagiers » et six sous-ordres.

Pour faire le fromage, il en coûtera, suivant un devis minutieusement établi par M. Jacquot, quatre mille francs, mais une fois cette pièce volumineuse achevée, sa valeur sera de quinze mille francs.

Joli bénéfice! Et quel succès à l'Exposition de Chicago!

P.-L. H.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique

00000

CHAPITRE VI (Suite.)

SUCCESSIVEMENT, tous ont mis pied à terre, Génipa, le brave Trio, et Bachelico et Lômi, transformés de piroguiers en intrépides chevaucheurs.

Et, à leur tête, Bras-de-Fer qui a retrouvé toute sa vigueur, toute sa confiance, heureux de se dévouer pour ceux qu'il aime...

« Holà! crie-t-il de sa voix forte et harmonieuse, y a-t-il quelqu'un dans ce carbet? Et les voyageurs y sont-ils bien reçus?... »

Personne ne répond.

Tout à coup, Génipa pousse un cri.

« Maître!... J'ai peur que nous ne soyons arrivés trop tard!... »

— Que dis-tu?

— Mes yeux ne m'ont jamais trompé...

Voyez à terre ces traces de pas... des hommes, beaucoup d'hommes, ont passé par ici... et leurs traces sont fraîches... »

Bras-de-Fer se penche vers le sol et tressaille :

« Oui, tu dis vrai! Ami!... Oh! le crime est-il donc accompli? »

— Mon père! Mon pauvre père! » s'écrie Madiana.

Bras-de-Fer s'est précipité à l'intérieur du carbet et une exclamation d'horreur s'échappe de sa poitrine.

Deux cadavres gisent sur le sol... la face contre terre.

L'un d'eux a la tête fracassée et le sang cache son visage comme un masque rouge.

Bras-de-Fer l'a relevé, l'a appuyé contre la muraille...

« Mais je connais cet homme, dit-il. J'ai lutté contre lui... là-bas... à Nameless. »

Madiana s'est approchée à son tour...

« Tom Cannon! s'écrie-t-elle. Ah! le malheureux!... »

Et au même instant, une autre voix, celle de Fichalo, s'élève en un cri qui ressemble à un sanglot :

« Et celui-là!... Malheur de malheur! C'est Moustique... Mon pauvre Moustique! Mon copain!... Mon ami! Petit frère!... »

Bras-de-Fer a couru à lui, et une horrible angoisse étreint sa poitrine... Oui, oui, c'est bien Moustique, le brave gamin qui tant de fois s'est révélé un héros...

Il l'a étendu sur le banc, il a ouvert ses vêtements et il applique son oreille contre sa poitrine.

Fichalo piétine, serre les poings, grince des dents...

C'est qu'il l'aimait du plus profond de son cœur, son Moustique, et ils s'étaient jurés de ne pas mourir l'un sans l'autre.

« Qui l'a tué? » cria-t-il. Moustique, nomme-moi ton assassin, que je le trouve, que je le tue, que je...

— Silence! fait Bras-de-Fer. Moustique n'est pas mort!...

— Pas mort! Ah! nom d'une banane!

Fichalo est resté bouche bée, les yeux écarquillés.

Sur un signe de Bras-de-Fer, Génipa s'est approché à son tour, il palpe Moustique, il l'examine.

« Le maître a raison, dit-il de sa voix calme et profonde.

Le coup de poignard, reprend Bras-de-Fer, a dévié... regarde, Génipa... sur cette médaille que lui a donnée naguère la supérieure de Saint-Laurent... la lame a déchiré la poitrine... d'où cette terrible hémorragie... mais elle n'a pas pénétré suffisamment pour atteindre les organes essentiels... De l'eau, de l'eau!

Justement Madiana avait lavé le visage de Tom Cannon et l'avait débarassé des caillots de sang qui le couvraient. Oh! celui là était bien mort?

Elle accourt auprès de Bras-de-Fer... la plaie de Moustique est lavée à son tour... elle fait comme un ruban rouge sur cette blanche poitrine d'enfant...

Mais Moustique semble ne rien sentir... ses yeux sont fermés... son teint est livide... Bras-de-Fer, toujours agenouillé, tire de sa poche une fiole qui contient de l'eau-de-vie; de la pointe de son couteau, il desserre les dents du moribond et verse dans sa gorge quelques gouttes du cordial... Un frisson secoue son corps... Il vit! Il vit!...

Génipa a écarté doucement Bras-de-Fer et de ses mains, qui semblent aussi légères que celles d'un praticien, émérite, il le masse, active la respiration... Voici qu'il pousse un long gémissement... Ses yeux s'ouvrent...

Fichalo n'y tient plus : il se jette, le saisit dans ses bras, l'embrasse à pleines lèvres en lui criant :

« Moustique!... C'est moi, Fichalo!... Appelle-moi imbécile pour me prouver que tu es vivant!... Mon petit Moustique... »

— Fichalo! murmurent les lèvres blêmes du blessé.

— Mais oui... et Bras-de-Fer, et Madiana, et l'homme en pain d'épices... toute la bande des braves gens, quoi!...

Une nouvelle dose de cordial, des frictions vigoureuses ont enfin raison de la torpeur qui engourdit le pauvre garçon.

Il s'est dressé sur son séant, il a regardé autour de lui... une rougeur monte à sa face et il crie :

« Bras-de-Fer!... Ah! ce n'est pas ma faute!... Pauvre M. Saint-Clair!... »

— Mon père, que dis-tu? Moustique, où est mon père?...

Moustique a un geste vague; cependant, peu à peu, il revient à lui.

Il raconte, d'une voix entrecoupée, comment il l'a rencontré, suivi... son arrivée en éclaireur au carbet... il a été frappé... par le Roi du Bagne... mais Tom Cannon... doit savoir... lui!...

« Ce n'est donc pas lui qui nous a trahis? » s'écrie Bras-de-Fer.

— Lui! Ah! par exemple!... Il était devenu trop brave homme pour cela!... A cause de M^{lle} Madiana... qui l'avait soigné... sauvé!... Mais où est-il?...

— Hélas! dit Bras-de-Fer, il est mort!...

— Mort!... Et c'est encore un crime de ce maudit Roi du Bagne!...

En quelques minutes, un conseil de guerre est tenu.

Il n'y a pas à douter, le plan de l'inferral bandit a réussi... Il a entraîné Saint-Clair pour s'en faire un otage...

Génipa, qui est allé faire le tour du carbet, revient... il a vu les cadavres... les hommes de Saint-Clair ont été surpris, assassinés... ils sont dix...

« Pas un n'a échappé, dit Moustique. Monsieur Bras-de-Fer, il n'y a que vous qui puissiez sauver M. Saint-Clair. »

Bras-de-Fer réfléchit un instant : il regarde autour de lui, il voit Madiana, dont les yeux brillent de résolution et de désespoir... il comprend qu'elle aussi n'a d'espoir qu'en lui...

Il lève les bras vers le ciel :

« Je jure de le sauver... ou de mourir avec lui... »

— Et moi, je jure de remplir mon devoir, s'écrie Madiana.

— Madiana, il y aura une lutte terrible.

— Là où vous serez, ami de mon âme, je serai à vos côtés...

— Soit! fait Bras-de-Fer en la pressant dans ses bras et en l'embrassant au front. Génipa! Bachelico! Lômi! Etes-vous prêts?...

— Le maître parlera et nous obéirons, dit Génipa, impassible.

— Quant à toi, Fichalo, reste auprès de Moustique... Je te le confie...

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites, patron? s'écrie Moustique. Vous croyez que je vais mourir ici... Vous ne m'avez pas regardé!... Je suis un peu décousu... mais ça n'empêche pas les sentiments...

— Tu es incapable de monter à cheval...

— Eh bien! On m'attachera en long, en large, en travers... et puis, je me requinquerais vite, allez! J'ai fait la carpe, mais c'est fini! Pas vrai, monsieur Génipa, que vous me remettrez d'équerre...

— Le jeune blanc est solide, dit l'Indien, et il plaît à Gadou... »

Gadou est, on le sait, le dieu des Trios. Le Conseil de guerre a décidé... En quelques minutes on s'est réconforté avec les provisions que portent les deux Bonis.

Fichalo s'est chargé de Moustique et l'a mis devant lui, sur son cheval...

« En avant! » crie Bras-de-Fer.

— En avant! répète Madiana. Je veux sauver mon père! »

CHAPITRE VII

Le placer Mitaraca. — Le siège, la bataille. — Quatre contre un! — Rendez-vous! A bas le masque! — A nous, Bras-de-Fer! — Un crâne qui éclate! — Génipa à la rescousse. — Sauvés!

Depuis deux jours, le placer de Mitaraca est assiégé...

Le Roi du Bagne a divisé sa bande en

deux corps, d'une centaine d'hommes chacune... l'un ira avec lui au carbet Sans-Espoir et s'emparera de Saint-Clair, l'autre dirigera contre le placer une première attaque... il est commandé par Mal-Crépi, aussi criminel, aussi cruel que son maître.

Mais il a ses instructions qui sont formelles.

Sous aucun prétexte et jusqu'à nouvel ordre il ne doit engager d'action décisive.

Inquiéter l'ennemi, le harceler, le tenir dans de continuelles inquiétudes, telle est sa mission.

D'abord, les forçats se sont cachés dans la forêt ou dans des défilés qui mènent au groupe des Tumuc-Humac.

Leur présence ne s'est révélée que par des vols, par l'incendie de quelques bâtiments... les gens de la factorerie ont cru d'abord à des accidents fortuits... à des incursions de rôdeurs, vagabonds des solitudes guyanaises toujours en quête de butin facile...

Le placer de Mitaraca constitue une sorte de petite ville.

Bien que Saint-Clair n'ait pas encore eu le temps d'appliquer à l'entreprise les procédés modernes de la mécanique et que les opérations s'effectuent encore selon les anciennes et simples méthodes de tamisage et de lavage, la mine a donné de si remarquables produits qu'il a fallu élever des bâtiments pour le logement des ouvriers, pour l'administration, pour l'emmagasinement...

Encore quelques semaines et Saint-Clair avait le dessein de revenir à Cayenne avec sa cargaison d'or. Là il aurait retrouvé sa fille bien-aimée et tous deux auraient pris pour l'avenir des résolutions définitives.

La lettre fautive avait modifié ses projets. Mais pouvait-il deviner l'effroyable catastrophe qui le menaçait?...

De Tresmes, après avoir quitté Saint-Clair, s'était hâté de revenir au placer et là il avait appris les faits étranges qui s'étaient produits pendant son absence.

Il n'en fut pas grandement surpris, car les derniers événements lui avaient fait supposer l'existence d'un complot contre la colonie naissante.

Après avoir exploré les environs, sans d'ailleurs rien découvrir de suspect, tant les forçats observaient la consigne qui leur était imposée, il s'était hâté cependant de prendre les mesures de défense qui lui avaient paru les plus urgentes...

Il avait renvoyé sur la rive gauche de l'Alama les femmes et les enfants des Indiens... et même nombre d'entre eux ne lui semblant pas assez sûrs, il avait opéré un choix parmi les nègres Bonis et Youcas sur qui il pouvait compter.

Les palissades qui emmuraient le placer avaient été consolidées, des munitions avaient été réunies... Mitaraca pouvait soutenir un siège...

Et de Tresmes attendait...

Deux jours se passèrent encore dans cette immobilité, pareille à celle qui précède les grandes catastrophes.

De Tresmes venait de terminer sa ronde.

Il avait constaté que tous les hommes étaient à leur poste, d'autant plus décidés à se défendre énergiquement, qu'il leur avait révélé quels assaillants ils avaient à redouter.

Des évadés du bagne, c'est-à-dire des bandits féroces, à qui tous les crimes, tous les forfaits sont familiers...

« Demain, disait-il à ses fidèles, sans doute Saint-Clair sera ici... et toutes nos inquiétudes seront dissipées... »

La voix s'arrête dans sa gorge.

Une lueur rouge, pareille au reflet d'un volcan, illumine l'air... et une épouvantable détonation retentit, tandis que, jaillissant de terre, une gerbe de feu déchire l'espace avec le sifflement d'un ouragan de fer...

Une pluie retombe, faite de poutrelles, d'arbres à peine équarris, de débris de fonte.

« C'est la poudrière qui vient de sauter ! » s'écrie de Tresmes.

En même temps, des clameurs furieuses éclatent, des coups formidables retentissent contre la clôture que semblent heurter des catapultes...

C'est l'assaut !

Mal-Crépi vient de recevoir l'ordre d'agir...

Le Roi du Bagne est là avec sa bande féroce... Que l'avant-garde engage la partie... Il est prêt à la soutenir...

Un forçat a pu s'introduire dans le placier, il a rampé jusqu'au bâtiment où sont renfermées les munitions destinées aux défenseurs de Saint-Clair...

Il a réussi... Le feu dévore le bâtiment et l'explosion secoue le sol.

« Malédiction ! crie de Tresmes. Allons ! mes amis !... C'est la bataille... »

Des coups de sifflet vibrent de toutes parts. Les hommes de de Tresmes sont debout, ils bondissent sur les talus qui supportent la clôture et fusillent les agresseurs.

L'attaque a lieu sur quatre points à la fois. Mais de Tresmes a tout prévu... Malgré l'impétuosité de l'attaque, malgré l'ardeur folle des bandits, que la richesse de la proie convoitée surexcite, leur premier élan est brisé...

Des fusillades bien dirigées foudroient les assaillants. De Tresmes est partout, encourageant les hommes, dirigeant leurs efforts... Une brèche s'est ouverte dans le rempart...

Mais de Tresmes est là, une hache à la main... Il frappe, il tue...

Ce sont des imprécations ignobles, des hurlements lamentables. Chacun fait son

devoir... Les rangs des forçats s'éclaircissent...

Mal-Crépi pousse des jurons infâmes !... Comment ces damnés mineurs se trouvent-ils ainsi sur leurs gardes?... Quel traître les a avertis?...

Il rallie sa troupe et donne aux chefs des instructions rapides... En un instant, des monceaux de brindilles sont entassées au pied de la palissade qu'ils n'ont pu renverser... et la flamme jaillit...

« Nous les rôtirons dans leurs repaires ! » hurle Mal-Crépi.

Mais les assiégés se défendent avec le courage du désespoir... De Tresmes a fait sauter à coups de hache une vanne qui retient les eaux d'un torrent, venant de la

toutes les munitions disponibles... Déjà, des cartouchières sont presque vides... C'est le massacre certain, inévitable!... Oh ! Saint-Clair ! Saint-Clair ! Où es-tu?...

Une troupe de cent bandits, vêtus de guenilles, armés de carabines, s'est déployée devant le placier... et une voix formidable crie :

« Rendez-vous !... »

— Jamais ! répond de Tresmes. Les honnêtes gens ne se rendent pas à des bandits !

Un formidable ricanement lui répond : « Nous sommes les plus forts ! » reprend la voix.

Et, s'adressant à la bande des forçats : « Allumez les torches ! »

Instantanément, des branches de résine éclairent la scène.

C'est un spectacle fantastique...

Des hommes de Mal-Crépi cinquante ont survécu à la défense, et cent autres forçats sont là... leurs faces patibulaires grimacent à la lueur jaunâtre des torches, d'où s'échappent des tourbillons de fumée...

En avant, se détache la silhouette, haute et vigoureuse, du Roi du Bagne, dont le visage se cache sous un masque noir...

Malgré lui, de Tresmes frissonne. A peine une quarantaine d'hommes se groupent autour de lui. A-t-il le droit de les vouer à la mort?... Mais tous se pressent auprès de leur chef et l'encouragent à la résistance...

Il n'hésite plus. Et aux sommations insolentes, il répond par un nouveau refus...

Alors, la voix du Roi du Bagne s'élève de nouveau, et, avec un accent d'effrayante ironie, il dit :

« Je suis plus humain que vous ! Je veux épargner la vie de vos compagnons... et je pose une dernière condition... Qu'on amène le prisonnier !... »

Et de Tresmes pousse un cri d'angoisse...

Les rangs des forçats se sont ouverts et Saint-Clair, garrotté, est poussé en avant, les mains liées derrière le dos, tête nue, il marche d'un pas ferme...

Le Roi du Bagne prend son revolver.

« Si dans cinq minutes vous n'avez pas fait votre soumission, cet homme est mort !

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et de cinquante centimes en timbres-poste français pour frais de réimpression.



BRAS-DE-FER

En avant se détache la silhouette haute et vigoureuse du Roi du Bagne, dont le visage se cache sous un masque noir. (P. 14, col. 3.)

montagne et le détourne dans un lit factice... L'eau jaillit, court, roule, inonde les fascines qui se tordent, crépitent et s'éteignent, en même temps que, par les meurtrières, les carabines déciment les misérables...

De Tresmes a un moment d'espoir... Il devine que ces bandits ont peur et commencent à faiblir...

Mais qu'est cela ? Est-ce l'enfer qui s'ouvre?...

Le sol a tremblé sous le galop furibond d'une centaine de chevaux...

Une fusillade éclate... Les balles sifflent. De Tresmes chancelle, atteint à l'épaule... Il a la notion de l'horrible danger qui le menace, lui et ses compagnons, que cette nouvelle attaque a terrifiés...

Car le doute est impossible. C'est un renfort considérable qui vient aider les assaillants... L'explosion de l'arsenal a détruit

Sur Terre et sur Mer

4 Juin 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

Le gouverneur général de l'Algérie : M. Lutaud. — Deux monuments à de Béhagle. — Au Ouadaï : explorations dans le Mortcha; un poste à Arada. — Retour de l'expédition antarctique japonaise.

M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, ayant donné sa démission le 28 février, aussitôt après que le ministre Briand se fut retiré, le nouveau gouvernement a appelé à ces fonctions, le 22 mars, M. Charles Lutaud, préfet du Rhône.

Né à Mâcon le 15 octobre 1855, M. Lutaud est un fonctionnaire de carrière. Il débuta comme chef de cabinet du préfet de la Somme, devint secrétaire général de la préfecture du Morbihan en 1881, puis chef de cabinet adjoint au ministère de l'Intérieur en 1883; il fut nommé préfet de la Sarthe en 1887, puis successivement de la Corse, des Côtes-du-Nord et de la Haute-Garonne. Il fut envoyé comme préfet à Alger en 1896. Il était, depuis, passé à Lyon, la seconde préfecture de France.

Les membres du Comité du Souvenir colonial français ont fait remise au représentant du ministre des Colonies, dans les ateliers du constructeur à Alfortville, d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de l'explorateur de Béhagle, assassiné à Dikoa par ordre du sultan Rabah. Ce monument, œuvre du sculpteur J. Deschamps et du colonel Espitallier, offre cette particularité d'être entièrement démontable. Il va être transporté à Dikoa, localité qui s'est trouvée, à la suite des traités de délimitation, rattachée au Cameroun; il sera donc placé en territoire allemand où il rappellera aux populations noires que sur toute l'étendue du continent africain, là même où ne flotte pas notre drapeau, des Français ont versé leur sang pour la civilisation.

Le monument présente sur une de ses faces, le buste du vaillant Français et sur le socle, cette brève inscription : « F. de Béhagle 1857-1899. — Souvenir colonial français. » Il se termine par une pyramide que surmonte le coq gaulois, fièrement dressé, évoquant la patrie pour laquelle l'explorateur est mort en héros, en prédisant à Rabah la ruine de sa puissance.

En procédant à la remise du monument, M. Paul Pelet, président du Souvenir colonial français, a caractérisé en termes chaleureux l'œuvre du héros martyr : « Pour le service de la France, il aspirait à un acte héroïque. Résolument, il alla au devant de sa destinée. Franc-tireur, homme d'avant-garde, il sentait la France derrière lui. »

Quelques jours après, le 23 avril, c'est à Constantine, qu'un autre monument était élevé au même voyageur, sur une petite place du faubourg Saint-Jean, à laquelle sera désormais donné son nom.

Le monument consiste en une stèle assez haute, portant le buste, en bronze, de Ferdinand de Béhagle, les bras croisés, la tête haute. Sur une des faces de la stèle est reproduit le profil d'un de ses compagnons, *Mercuri*, mort lui aussi aujourd'hui.

M^{me} Magali Boissard, la « muse algérienne », représentant le Souvenir colonial français, a glorifié avec un souvenir enthousiasme la fin

héroïque de cet « apôtre surhumain, gardant le suprême souci de préparer le passage à ceux qui vont venir. »

Des opérations ont été conduites en janvier dernier, à l'Est d'Abécher par la colonne Maillard qui a livré quelques combats heureux, au Nord par la compagnie méhariste du capi-



M. LUTAUD

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

taine *Cauvin* qui a dispersé un fort rezzou, mais sans qu'on ait pu encore poursuivre les Massalit dans la région montagneuse où ils se sont réfugiés. On procède actuellement à l'installation d'un poste militaire à Arada, à 250 kilomètres au Nord d'Abécher qui est destiné à couvrir le Ouadaï vers le Nord, comme le poste de Bir-Taouil le couvre à l'Est.

Arada est le principal centre du Mortcha; ce sont nos officiers qui ont exploré ce pays. Le lieutenant *Ferrandi*, qui avait déjà été deux fois au Mortcha, en septembre-octobre 1907, et en mars-avril 1908, y est retourné en mai 1909 en partant du poste de Zigueï à l'Ouest. Une autre reconnaissance exécutée en août et septembre 1909 par le lieutenant *Lucien*, a fait connaître tout le pays du Ouadaï Aouali, à l'Ouest et au Nord d'Abécher, et toute la contrée jusqu'à Arada.

L'ancienne capitale du Ouadaï, Ouara, au Nord d'Abécher, que *Nachtigal* avait visitée, était bâtie dans un cirque formé par des collines de 80 à 100 mètres de hauteur. Le palais du sultan était construit au Sud, adossé à la plus haute montagne. Il se composait de casse en

briques cuites à terrasses bien construites, entourées par un grand mur épais. Au dehors, s'élevait la mosquée, en briques avec un fort à terrasses, soutenu par de nombreuses colonnes. Une tour octogonale en briques, à laquelle on accédait par un escalier tournant, servait au muezzin pour appeler les fidèles. Les tatas étaient bâtis autour de la résidence du sultan.

Presque tous ces bâtiments tombent en ruines, et l'herbe pousse entre les pierres et sur les murs écroulés. Des troupeaux paissent sur l'emplacement du palais des anciens tyrans du Ouadaï.

Quand la reconnaissance du lieutenant *Lucien* arriva à Ouara, les femmes et les enfants, croyant que c'était une troupe de marchands d'esclaves, s'enfuirent sur les collines voisines. Les habitants s'étonnaient que les tirailleurs ne pénétrèrent pas dans le village pour piller et voler, aussi la confiance revint-elle vite.

Arada est le principal point d'eau, au Nord du dar Aouali. Pendant la saison des pluies, c'est une grande mare alimentée par les ouadis des environs. Autour d'Arada s'élèvent des dunes de sable jaune, sans arbres et recouvertes d'une herbe abondante. Les cultures sont à peu près nulles, mais les pâturages sont suffisants. Pendant la saison des pluies, les habitants abandonnent Arada et conduisent leurs troupeaux à l'Est, où il existe d'excellents pâturages pour les bœufs et les chameaux.

La population la plus nombreuse et la plus riche de cette région est la tribu des Mahamids, qui prétendent être originaires d'Arabie, mais ils ont à peu près perdu le type de leur race, par leur mélange avec les noirs. Ils sont intelligents, mais astucieux et menteurs, de même querelleurs et pillards. Ils peuvent mettre en ligne de 400 à 500 guerriers, dont une centaine armés de fusils à tir rapide. Ces Arabes, qui s'adonnent à l'élevage, possèdent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

L'expédition antarctique japonaise dirigée par le lieutenant *Shirase*, qui avait laissé la Nouvelle-Zélande le 11 février, se dirigeant vers le Sud, est arrivée à Sydney le 30 avril, sur la goélette *Kainan-Maru*, opérant son voyage de retour et renonçant à la conquête du pôle Sud.

Le navire, dont le nom signifie *Qui explore le Pôle*, était parvenu le 14 avril à l'île Coulman, dans les régions antarctiques, par 73°36' de longitude Sud, mais il avait dû revenir en arrière à cause des glaçons allant à la dérive qu'il rencontra et des montagnes de glace qu'il trouva sur sa route.

Douze des chiens esquimaux qui devaient servir à tirer les traîneaux succombèrent par le froid. Après une croisière de quatre jours, la goélette dut renoncer à la campagne.

Le capitaine *Shirase* avait espéré pouvoir s'avancer jusqu'à la terre du roi Edouard VII et y trouver un endroit favorable pour s'élaner en traîneaux vers le Sud, son but étant surtout d'atteindre le pôle. GUSTAVE REGELSPERGER.

Be Du Sud au Nord

EST-CE LE RECORD DES FAMILLES NOMBREUSES?

Une brave femme de quatre-vingt-six ans, qui est encore alerte, et qui compte 518 descendants directs vivants, voilà ce que l'on chercherait vainement en France, probablement!

M^{me} Jane Morris est cette prodigieuse mère, grand-mère, arrière-grand-mère, et bis-arrière-grand-mère! Elle habite près du petit hameau de Sand-Cap, dans les montagnes de Cumberland (Kentucky).

Son mari est mort il y a vingt ans, six ans après que l'heureux couple avait célébré ses noces d'or. Elle resta fidèle au souvenir du défunt et ne se remaria pas. Ses enfants sont donc tous d'un premier lit.

Voici comment se décompose son armée de descendants :

15 enfants, dont six fils ; 128 petits-enfants ; 326 arrière-petits-enfants ; 49 arrière-arrière-petits-enfants.

Seules, les trois dernières filles ne sont pas mariées. Un des fils n'a eu encore qu'un enfant, mais les autres sont en voie de fonder à leur tour des familles nombreuses.

L'aîné, John, a 10 enfants, 50 petits-fils, 2 arrière-petits-fils. Le deuxième, Job, a 14 enfants, 34 petits-enfants et 18 arrière-petits-fils. Et le reste est à l'avenant. La fille aînée, Saillie, a 15 enfants, la deuxième fille, Hannah, en a seize, la troisième, treize, la quatrième, dix.

Comme presque tous les descendants de M^{me} Morris, qu'on appelle familièrement Tante Jane dans la région, sont restés dans le même district, ils y ont fondé une circonscription électorale!

M^{me} Morris aime à dire qu'elle compte bien vivre jusqu'à l'âge de cent ans et bercer sa cinquième génération! Nous le lui souhaitons de tout cœur.

LES FEUX DE FORÊT AU CANADA

Généralement, les incendies de forêt n'éclatent que pendant l'été, après une longue période de sécheresse. On peut donc signaler comme une anomalie le désastre qui vient de désoler la province canadienne de l'Ontario.

Favorisé par un vent violent, le fléau gagna de proche en proche avec une rapidité effrayante, et les habitants de deux petites villes, Beaudette et Spooner, se virent bientôt cernées par les flammes!

Quelques-uns réussirent à s'échapper du cercle de feu, mais on ne connaîtra jamais le nombre des victimes, qu'on évalue à plus d'un millier! Les deux villes ne sont plus qu'un amas de cendres.

Une troisième ville, Raincy-River, a été partiellement détruite. Un train de secours a rapporté la nouvelle que la voie était littéralement semée de cadavres roussis. Les malheureux sinistrés, en s'enfuyant, avaient été rôtis entre les rails!

LES DRAMES DE L'ALPINISME

On peut, on doit même s'apitoyer sur le sort d'un alpiniste victime de son imprudence. Mais quand sa mort a pour cause initiale le désir de sauver quelques louis, on est presque tenté de murmurer à part soi qu'il a tressé lui-même la corde qui a servi à le pendre!

A chacun son métier. Toute personne qui entreprend l'ascension d'une montagne dangereuse ne doit pas reculer à engager les services d'un guide local.

Si elle n'a pas les moyens de le faire, qu'elle renonce plutôt à l'entreprise.

C'est pour en avoir agi autrement qu'un savant hongrois, le professeur Oskar Mahler, a succombé, dans des circonstances horribles. Il était parti seul pour escalader le pic Baranggostor, dans les montagnes de Tatra, méprisant les conseils des habitants, qui déclaraient qu'un guide était indispensable.

Quand on s'aperçut le surlendemain qu'il n'était pas redescendu, des montagnards se mirent à sa recherche, mais sans réussir à retrouver ses traces.

Ce n'est qu'un mois plus tard, qu'une bande d'alpinistes retrouvèrent son cadavre dans une hutte située au sommet. Il était dans un état de maigreur effrayante, et les deux jambes étaient brisées.

Le drame était reconstitué : le malheureux avait perdu son chemin, s'était cassé les jambes dans les rochers, mais avait eu la force de se traîner jusqu'à la hutte, où il était mort de faim, après des semaines de tortures!...

POUR LES AMATEURS DE FAUVES

Les familiers de l'Hôtel des Ventes vous raconteront volontiers qu'ils y ont vu vendre des tableaux de maîtres pour un morceau de pain! Le fait est que, dans les ventes forcées, l'absence ou l'indifférence des clients peut obliger le commissaire-prieur à descendre à des prix ridicules.

C'est ce qui se produisit récemment en Autriche. On vendait aux enchères une ménagerie foraine, et les fauves qui la composaient se vendirent pour rien.

Un ours de Russie atteignit péniblement 50 francs. Une hyène mâle s'écoula pour 40 francs, tandis que sa femelle, plus favorisée, rapportait 75 francs. Un ému trouva amateur à 25 francs, et un bœuf sacré des Indes fut acheté 72 francs par un boucher!

Pour une somme de 26 francs, un amateur entra en possession d'un lot composé d'un singe, d'un chat siamois et de deux pigeons exotiques.

Cependant, les perles de la ménagerie se vendirent mieux : un lion, pour 1,260 francs, et deux éléphants pour 9,000 francs.

Ces trois exceptions mises à part, on voit qu'un amateur de fauves aurait pu se constituer à bon compte une collection zoologique.

LES BONBONS DE LONGÉVITÉ

Un voyageur qui a eu le rare honneur d'être reçu par le Dalai-Lama raconte qu'après que la conversation se fut prolongée pendant quelques minutes, et Dieu sait comment! puisqu'il dut parler en anglais, lui Français, à un Chinois qui traduisait en tibétain, l'Incarnation de Bouddha lui fit demander s'il avait encore quelque chose d'important à lui dire.

Et, sans attendre sa réponse, il mit fin à l'entrevue en lui offrant dans une bonbonnière d'or des jujubes confits qu'il déclara être « des jujubes de longévité. » Ils devaient assurer au voyageur le privilège de vivre centenaire!

Le même voyageur rapporte que le Dalai-Lama, qui, heureusement, ne se déplace pas volontiers, ne franchit jamais la porte d'une ville, car la voûte formerait écran, ne fût-ce qu'un moment, entre lui et le ciel. On construit donc pour la circonstance une sorte de plan incliné sur lequel passe l'auguste personnage pour franchir les murs de la ville.

« JACQUOT » AU PRÉTOIRE

Le roi Salomon ne fut jadis appelé qu'à partager un enfant entre deux mères. Mais que dire de ce brave magistrat berlinois qui fut requis l'autre semaine de trancher une querelle où trois personnes se prétendaient chacune le légitime propriétaire d'un unique perroquet!

De fait, les trois clients (dont deux femmes) avaient tous eu le bavard en leur possession pendant plus ou moins de temps. Et, comme les perroquets n'ont pas d'état civil ni de casier judiciaire, il s'agissait de déterminer qui l'avait possédé le plus longtemps et le plus légitimement, parmi ces trois requérants.

Le juge s'en tira à l'aide d'une série de confrontations. Des experts furent chargés de s'enfermer pendant plusieurs jours avec l'oiseau et de dresser le catalogue des sons, des mots et des phrases qu'il prononçait spontanément. De leur côté, les trois plaideurs furent sommés de mettre par écrit ce qui, selon chacun d'eux, composait le vocabulaire de leur favori.

Les experts fixèrent à 127 mots la richesse de ce vocabulaire. Le malicieux oiseau avait dans son répertoire des phrases qui firent éclater de rire le tribunal, dans le genre de celles-ci :

« Il y a de quoi faire jurer un bon chrétien. »

« Vous êtes un grossier personnage. »

« Je vous rappellerai que nous n'avons pas gardé les c.ch.n.s ensemble! »

Il imitait à merveille les cris des poules et des canards, et aimait à crier, quand il voyait plusieurs femmes réunies :

« Un rat! Un rat! »

Quand le juge eut comparé le catalogue dressé par les experts aux vocabulaires collectionnés par les plaignants, il n'hésita pas à décider que l'oiseau appartenait à une vieille demoiselle qui, après l'avoir acheté d'un marchand de Hambourg, l'avait gardé plus de cinq ans chez elle.

L'ÉLÉPHANT MEURTRIER

Les journaux de l'Inde méridionale nous apportent le récit d'un terrible drame qui a eu pour théâtre la région des montagnes de Neiliampathy. Un riche planteur de thé de Palaghat, M. J. Burnet, traversait à pied son domaine, sans autre compagnon qu'un de ses ouvriers indigènes, lorsqu'un éléphant, sortant soudain de la jungle voisine, brisa la clôture et s'élança sur les deux hommes.

C'était un vieux solitaire à la taille colossale. Sans perdre de temps, M. Burnet et le coolie grimpaient à un arbre.

L'indigène eut vite fait de gagner les plus hautes branches. Mais le malheureux planteur, moins agile, n'eut pas le temps de se mettre hors d'atteinte.

La trompe de l'animal furieux le saisit par la cheville et le projeta en l'air. Il décrivit plusieurs tours dans l'espace avant de tomber sous les pattes de l'éléphant, qui le pétrirent jusqu'à le transformer en une horrible bouillie.

Le coolie put enfin s'échapper pour annoncer la terrible nouvelle à M^{me} Burnet. La courageuse femme organisa aussitôt une battue. Mais il était trop tard, elle ne put que rapporter les restes informes de son malheureux époux.

Jacques d'IZIER.

NOS TROUPES COLONIALES

En Colonne au Maroc.

Les Sénégalais en Algérie.

En Colonne au Maroc

Le général Moinier qui commande en chef les troupes du Maroc a actuellement sous ses ordres l'armée la plus pittoresque. En effet, il compte dans ses effectifs :

Des zouaves et des tirailleurs algériens;

Des artilleurs;

Des spahis;

Des goumiers d'Algérie;

Des soldats marocains;

Des Marocains de la police instruite par les officiers français;

Des goumiers marocains commandés par des officiers français;

Des soldats d'infanterie coloniale;

Des tirailleurs sénégalais;

Des soldats du génie, du train et d'administration.

Voilà une assez belle carte d'échantillons de nos troupes coloniales, et l'évolution de ces diverses unités ne manque certainement pas de pittoresque. On aime à évoquer la noble émulation qui doit animer ces corps d'élite.

Nos photographies mettent particulièrement en relief les spahis algériens. Cette cavalerie est de tout premier ordre. Elle a fait ses preuves en Algérie et au Maroc même. C'est le modèle de la cavalerie légère et elle forme en même temps un admirable instrument de choc et de charge. Quant aux goumiers ils sont chargés avant tout du rôle d'éclaireurs. On a constitué des goumiers faits avec des cavaliers marocains. Le résultat a été très heureux.

Quant aux tirailleurs sénégalais ils ont été, ils sont au Maroc ce qu'ils sont en Afrique occidentale ou centrale, d'admirables soldats. Ils se sont acclimatés aisément et se sont pliés aux nécessités de la guerre marocaine. Ils ont résisté aussi bien à la marche qu'au combat.

L'infanterie coloniale fait ses débuts au Maroc. On l'avait écartée jusqu'ici des opérations qui n'étaient point faites dans une colonie, mais dans un territoire étranger. Or l'infanterie coloniale est comme la Légion étrangère : elle veut se battre. Lorsqu'elle fait campagne, le recrutement augmente et s'améliore. Sinon, il s'abaisse en nombre et en valeur. Aussi convenait-il de l'appeler aux nouvelles opérations actuellement engagées pour débloquer la capitale Fez.

On a donc envoyé là-bas, à la fin d'avril deux régiments de marche constitués avec des mar-

souins. C'est le général Ditte qui est appelé à commander cette brigade avec, sous ses ordres, le colonel Gouraud et le colonel Comte. Soyez sûrs que l'Hymne des Marsouins sera sonné avec ardeur sur les routes marocaines par les

de cette petite armée suffira-t-elle à calmer les tribus? En tout cas ce sera là-bas, entre les différents corps de troupes, une émulation dans le dévouement, l'abnégation et, s'il le faut, la valeur guerrière et nous aurons encore de belles

pages à écrire dans notre Livre d'or.

Les Sénégalais en Algérie

On a beaucoup polémique en ces dernières semaines sur la question des tirailleurs sénégalais en Algérie. Le Parlement, s'associant à la campagne menée dans l'opinion par le colonel Mangin, avait décidé d'installer dans le Sud-Oranais un bataillon de noirs afin de voir s'ils pourraient supporter le climat et rendre les mêmes services qu'au Sénégal et au Soudan.

Cette expérience a donné lieu à de nombreuses discussions. Quelques personnalités hostiles au projet assuraient que les noirs ne s'acclimateraient pas en Algérie. L'expérience a été décisive dans le sens contraire et au mois d'avril le ministre de la Guerre a déclaré à la Chambre que l'expérience serait continuée et

étendue : un second bataillon noir sera envoyé dès cette année en Algérie, en attendant mieux.

C'est parfait et l'idée à laquelle le *Journal des Voyages* a été l'un des premiers à s'associer fait heureusement son chemin.

Évidemment le premier mouvement a été de la surprise. Les troupes sénégalaises en produisent toujours quand on les voit défiler suivies des femmes et des enfants. Ce mélange pittoresque aux yeux ne semble guère militaire. Mais on disait en 1870 ; « Le soldat

ne se bat bien que s'il a mangé sa soupe. » On peut dire du tirailleur sénégalais : « Il ne fait bien son service que s'il est sûr de pouvoir manger son couscouss. »

De là l'importance des « moussos » ou femmes noires chez les tirailleurs.

Dès que la colonne est arrêtée, les braves tirailleurs s'occupent de nettoyer leur fusil et d'astiquer le fournilment. Ils laissent à la « moussou » le soin de préparer la pitance du soir. Et aux bords des camps comme aux abords des cités soudanaises on entend ce bruit, familier à tous les voyageurs d'Afrique, que font

les femmes en écrasant le mil dans leurs pilons. Comme le chantait devant nous un vieux tirailleur qui s'était frotté à pas mal de « marsouins » au Soudan et ailleurs, « c'est pas de la soupe, c'est du couscouss ! »

AUGUSTE TERRIER



Nos officiers de cavalerie ont su faire des Marocains de très bons goumiers, et, grâce à eux, les reconnaissances sont poussées dans un très grand rayon.

clairons de ces deux régiments ! Les journaux ont signalé ce détail amusant : au moment d'embarquer une de ces compagnies d'infanterie coloniale on s'est aperçu qu'un soldat s'était glissé en surnombre parmi les partants : non désigné, il avait voulu suivre ses camarades et aller là où l'on doit se battre. On a vu plusieurs fois de tels faits dans l'histoire des marsouins.

A l'heure où nous écrivons, la colonne de renfort dont ces nouveaux éléments vont faire partie se met en route au secours de Fez. Elle a été



La plus belle cavalerie d'Afrique ! Sur leurs nerveux petits chevaux arabes, les spahis, entraînés, disciplinés, feront merveille au Maroc comme à la frontière oranaise.

précédée d'une harka marocaine et d'une colonne légère commandée par le colonel Brûlard. Tous ces contingents doivent débloquer le sultan, et notre mission militaire ainsi que la poignée d'Européens enfermés dans la capitale.

Sera-ce une marche de guerre ou l'approche

Sports Modernes

Le Canotage... en Jappons

L'AVIRON a gardé en France de nombreux fervents. Mais ce serait nier l'évidence que de ne pas reconnaître que sa vogue a bien diminué ces vingt dernières années. La bicyclette, l'automobilisme, le football, autant de redoutables rivaux dont il a à combattre la concurrence.

Les Anglais font la même constatation : le rowing est en décadence chez eux. Mais la Haute-Tamise n'a vu disparaître aucun de ses innombrables clubs nautiques, et les régates interuniversitaires, qui mettent aux prises les équipes d'Oxford et de Cambridge, ont été célébrées aussi brillamment cette année qu'auparavant, et devant une assistance aussi empressée.

Une preuve que la vogue du canotage n'est pas menacée sérieusement chez nos voisins d'outre-Manche, c'est qu'il s'est fondé cette année

à Londres un club de canotage exclusivement féminin, dont tous les membres, y compris les barreaux, appartiennent au joli sexe.

C'est le Furnival Club, ainsi nommé en l'honneur de son fondateur, un médecin qui vient de mourir à l'âge de 88 ans, après avoir consacré à l'aviron les loisirs de sa longue carrière.

Dix jours avant sa mort, pour fêter son 88^e anniversaire de naissance, il canota pendant deux heures sur la Tamise et parcourut ainsi dix kilomètres à bonne allure. C'est ce qui s'appelle mourir au champ d'honneur !

Le bon vieillard attribuait sa robuste verveur à la pratique du canotage, et il ne cessait de prêcher à la jeunesse les exercices de plein air. Il y a deux ans, il fut invité à prononcer une conférence dans un collège de jeunes filles, et, naturellement, il développa son sujet favori.

Ses gracieuses auditrices furent enthousiasmées et elles demandèrent à l'excellent docteur de les aider à mettre en pratique ses préceptes, ce qu'il accepta de faire. Il mit à leur disposition ses yoles et périssoires (il en possédait toute une collection) et inculqua aux aimables canotières les premiers principes du sport.

Dès l'année dernière, sous sa direction, les jeunes collégiennes jetaient les bases d'un club nautique et s'efforçaient de recruter des membres. Les adhésions se multipliaient rapidement. A la fin de la saison 1910, soixante-douze noms figuraient sur la liste. Le premier club féminin de canotage était pratiquement fondé !

Pour les Françaises qui voudraient imiter tôt ou tard leurs sœurs d'outre-Manche, donnons quelques renseignements complémentaires sur le fonctionnement du club.

Chaque membre paie pour la saison une cotisation de 50 francs. Le budget ainsi réuni sert à entretenir et à renou-

veler le matériel, qui ne comprend encore que huit embarcations de grandeurs et de modèles différents, et à payer le lover d'un cottage,

situé sur le bord de la Tamise, dans les environs de Richmond, et qui sert de quartier général au Furnival Club.

Il faut payer en outre un gardien et un domestique. Mais les autres dépenses (buffet, costumes, etc.), sont couvertes par d'autres cotisations individuelles et tout membre qui brise ou détériore un aviron doit le remplacer à ses frais. Pour ne pas que le club s'expose au ridicule d'une défaite, il s'interdit par ses règlements de participer à des régates publiques; mais une clause, prévoyant la prochaine fondation d'associations analogues, spécifie que le Furnival Club pourra participer à l'occasion à des matches entre femmes. Toutefois, les frais de déplacement seront à la charge des concurrentes, et non à celle de la caisse du club. Les membres ne s'exer-

cent que le samedi, car les lois et coutumes anglaises interdisent la pratique des sports le dimanche. Mais les ardentes canotières prendront leur revanche durant les vacances scolaires, car elles se sont arrangées à louer des chambres meublées, soit à Richmond, soit dans les hameaux voisins, afin de passer tous leurs loisirs entre les verdoyantes rives de la Haute-Tamise, partie du fleuve qui, bordée d'innombrables villas et de prairies magnifiques, ressemble si peu à la Tamise de Londres, avec ses îlots boueux que la marée basse met à jour.

Ce que nous devons principalement admirer dans la création de ce club, c'est qu'il ait été organisé entre jeunes filles et par des jeunes filles, sans autre assistance qu'un vieillard octogénaire ! Voilà du bon féminisme ! Du féminisme en action ! Et vous conviendrez qu'il est plus aimable et plus pratique que celui de ces insupportables *suffragettes* anglaises, qui ne savent plus à quels ridicules moyens de réclame recourir.

N'imaginèrent-elles pas, histoire d'« embêter le gouvernement », de ne pas rentrer chez elles le soir du recensement, parce qu'on s'obstine à leur refuser le droit de vote ? Elles rôdent donc toute la nuit dans les rues de Londres, plutôt que de remplir les formules distribuées à leurs domiciles.

Pendant qu'elles s'imposaient cette nuit d'insomnie, les gentilles canotières, elles, dormaient à poings fermés, en rêvant coups de barre et coups d'avirons. Les voilà bien, les deux formules du féminisme ! Des jeunes filles qui veulent être viriles, par leur entrain et par leur santé ! D'autres qui n'ont qu'une ambition en tête : devenir électrices. Grand bien leur fasse !

Si j'étais femme et Anglaise, je donnerais sans hésitation la préférence au canotage

CLAUDE ALBARET.



Quelques ferventes du « rowing » au débarcadère du « Furnival Club ».



Le coup, non pas de l'étrier, mais... de l'aviron.



Une équipe de jolies canotières à l'entraînement sur la Haute-Tamise.